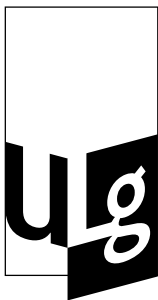


le 15^e jour du mois

MENSUEL DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

15^e JANVIER 2011/200



BELGIQUE
BELGIE
P.P.
LIEGE X
BC 1140

Bureau de dépôt Liège X
Éditeur responsable :
François Ronday
Place de la République
française 41 (bât. O1)
4000 Liège
Périodique
P. 102 039
Le 15^e jour du mois
Mensuel
sauf juillet-août



2000^e

2à12

Edition spéciale

sommaire

Humour toujours
Pierre Kroll, fidèle collaborateur
page 2

Si on avait su...
Le recteur honoraire
Marcel Dubuisson regarde l'ULg
page 4

Le labo qui analyse les mouvements
Atout supplémentaire pour Liège
page 5

2011 : année du volontariat
Rencontre avec
le Pr Jacques Defourny
page 9

5 questions à
Pierre Wolper, vice-recteur, sur les
conseils sectoriels de la recherche
page 12

Le 15^e jour du mois, reflet de l'Institution

Le 15^e jour du mois, le journal de l'université de Liège, a plus de 15 ans d'âge. Créé en 1994 au sein de la section information et communication, il a succédé au *P'tit Lu* et côtoyé un temps le trimestriel *Liège Université*. Le pari était ambitieux puisqu'il entendait offrir aux étudiants de la "huitième section" un laboratoire de journalisme au sein même de l'*Alma mater*. Volontiers impertinent à ses débuts, assagi par la suite, le journal témoigne de la richesse de l'enseignement et de la recherche à l'Université... sans aucune allégeance au Recteur ni aux autorités. Journal de l'Institution, *Le 15^e* n'est pourtant pas un journal d'entreprise comme les autres. Lu dans toute l'Université, il est également connu à l'extérieur. Pour ce 200^e numéro, il a convoqué tous les anciens rédacteurs en chef et secrétaires de rédaction qui font partie de son histoire. Ils ont repris la plume, sans nostalgie mais avec enthousiasme, et concocté ainsi un numéro extraordinaire...

Voir page 3

J.-L. Wertz



Par Mathieu



Marc Vanesse

Pierre qui Kroll n'amasse pas mousse

Portrait du dessinateur officiel et incontournable du 15^e jour

A chaque fois, il nous faisait le coup du carton de bière ! Le feutre jaillissant d'une poche, il croquait ses amis d'un trait en coup de fouet. Et, insolence ultime aux esprits touchés par les pintes servies en grandes pompes au "Trou Perette", il restait déjà le plus affûté sur le débat du jour. Qu'il s'agisse du service militaire obligatoire (sacré VDB !), de la hausse du minerval (tiens, donc !), du chômage des jeunes (déjà !), du dernier album de François Béranger (Anastasia, l'ennui m'anesthésie...) ou de nos tribulations sentimentales (Mais non !? Mais si !). L'enseigne de son resto préféré résume l'époque : "Amour, maracas et salami".

30 années plus tard, Pierre est devenu Kroll mais Kroll est resté Pierre. Arrimé à ses amis, soudé à ses convictions, accroché à ses intuitions, cet empêcheur de penser en rond n'adore rien tant que faire la nique aux idées courtes. Et tailler des croupières aux bien-pensants. Cette fidélité à lui-même, soumise au tribunal impitoyable de ses proches, explique sans doute l'immense succès de son art, justifie la popularité réjouissante de ses caricatures.

Un retour en arrière s'impose à nouveau pour illustrer cette fidélité qui lui sert de viatique. On l'ignore souvent, mais Pierre Kroll est le seul à avoir accompagné le magazine de l'ULg depuis ses débuts. En 1986, dès la conception du *P'tit Lu* (ancêtre du *Quinzième jour*, puis du *15^e jour du mois*), il avait aussitôt répondu à notre appel. Par amitié. Par défi. Par malice. Il entamait alors son fabuleux destin à la RTBF...

Enthousiaste, le recteur Bodson avait accepté cette innovation, cette révolution par l'humour. Elle ne fut pas au goût de tous. « *Au départ, je concevais davantage mon travail comme celui d'un caricaturiste potache et non comme un dessinateur au service d'une institution*, s'amuse Pierre Kroll. *Nous étions une bande de copains, on réalisait un journal assez proche d'une revue d'étudiants avec fraîcheur et enthousiasme. Certains professeurs émérites (ils trouvaient qu'il y avait trop de vulgarité !), certains étudiants (j'avais fait un dessin sur les baptêmes des vétés) se sont plaints de mes dessins. Heureusement, Arthur Bodson n'a jamais*

eu peur de me laisser une totale liberté. » Par charité laïque, on taira aussi le nom d'un éminent grincheux devenu, depuis lors, le premier fan du trublion...

Après les trois mandatures d'Arthur Bodson, c'est au tour de Willy Legros d'entrer en scène. En même temps que Jacques Chirac à l'Elysée. Un sujet qui inspire à Kroll un dessin drôlatique sur la taille XXXS du Recteur et XXXL du Président : « *Un caricaturiste exagère forcément la taille de ses sujets*, poursuit l'auteur amusé par l'anecdote. *Ce dessin a été refusé par un intermédiaire et non par Willy Legros. Il y a des frilosités que je peux comprendre. Et j'ai toujours eu des rapports de tendresse avec Willy Legros qui m'a constamment témoigné son estime.* »

Trois Recteurs plus tard, voici l'ère contemporaine de Bernard Rentier au style différent des deux premiers : « *Comme j'avais l'impression d'avoir fait le tour des sujets touchant à la vie de l'Université, je lui ai proposé d'arrêter pour laisser la place à un autre. D'autant que l'explosion de mon boulot ne me laissait plus beaucoup de temps. Il m'a convaincu de poursuivre avec cette philosophie qui lui correspond : "Je ne jugerai jamais un dessin de Kroll que lorsqu'il sera imprimé. Je ne veux pas voir ses dessins avant leur publication".* » A bon entendeur... Entre ses dessins éditorialistes du *Soir*, ses interventions percutantes en radio et à la télévision, ses albums qui s'arrachent dans les bacs, Kroll élargit le champ des possibles sous le label ULg : « *Jose toucher à la politisation. J'envoie aussi des messages à la Région. Comme ce cartoon sur les aménagements de la gare Calatrava qui rappelle furieusement une place Saint-Lambert bis.* »

Et Pierre de conclure son odyssée liégeoise par ce clin d'œil : « *Au début, il fallait un certain courage pour avoir accordé cette confiance à un jeune. Je n'étais pas connu comme aujourd'hui. Maintenant, je suis sans doute devenu celui que l'on ne peut plus refuser.* »

Marc Vanesse
chargé de cours au département arts et sciences de la communication
ancien journaliste du *Soir*
rédacteur en chef du *P'tit Lu* (décembre 1986 - septembre 1987)

carte BLANCHE

De Liège à Strasbourg

Retour sur un parcours qui débute par la presse universitaire



André Lange

Le magazine *Liège Université* a été créé en 1978, à l'initiative du vice-Recteur de l'époque, le Pr Nicolas Dehousse, qui présidait la Commission de l'information. L'objectif était d'assurer une meilleure promotion de l'université de Liège, dont le potentiel scientifique était souvent négligé par les médias bruxellois. J'ai eu l'honneur de succéder à Charles Houard à partir de la rentrée académique de 1979.

Alors que la première mouture du magazine avait une formule que je trouvais trop "lettre institutionnelle", j'avais proposé un pari plus ambitieux : un véritable journal, dont la richesse d'information illustrerait la richesse de la vie universitaire. L'idée fut adoptée. Le pari fut tenu et le recteur Emile-Hyppolyte Betz, dès le premier numéro, se réjouit de découvrir des choses sur l'Institution qu'il dirigeait.

Si mes souvenirs sont exacts, la pose de la première pierre de la faculté de Médecine vétérinaire au Sart-Tilman fit l'objet de la première "une". Difficile d'échapper à ce type d'information institutionnelle ! J'ai oublié beaucoup des matières que je fus amené à traiter. Internet n'existait pas et j'avais dû acheter l'*Encyclopædia universalis* en tant que boussole dans l'immensité du savoir. Mais je garde en mémoire le plaisir que j'ai eu à interviewer chez lui le Pr Maurice Piron à l'occasion de la publication de son *Anthologie de la littérature wallonne*. Cet homme que j'avais connu sévère lorsque j'étais étudiant me chanta aimablement une joyeuse *pasqueye*.

En octobre 1980, je partis sous les drapeaux. Henri Dupuis me remplaça et, à mon retour, put s'occuper à plein temps – et avec brio – du magazine. Je pris alors la responsabilité de l'émission "Liège-Université", coproduite avec le Centre de Liège de la RTBF et qui passait sur Radio2 en avant-soirée, le vendredi. Marcelle Imhauser l'avait animée pendant les premières années, avec fougue et malice. Je n'arrivai pas à

convaincre Jacques Derrida de se laisser interviewer lorsqu'il vint faire une conférence à Liège, mais mon meilleur souvenir reste l'interview de Jean-Pierre Faye à l'occasion de la parution de son *Dictionnaire politique portatif en cinq mots*.

J'étais, déjà à l'époque, plus intéressé par les sciences humaines, en particulier par la théorie politique, que par les sciences exactes. J'essayais, non sans naïveté, de formaliser ce que représentait mon rôle de médiateur du monde scientifique liégeois avec l'espace public régional en potassant *La technique et la science comme idéologie* de Jürgen Habermas. Avec la complicité d'Yvette Lecomte, qui dirigeait le Foyer culturel du Sart-Tilman, nous avons organisé un colloque sur la vulgarisation scientifique, plaisamment intitulé "La science dans les chaumières".

La brièveté qu'implique le journalisme me parut vite réductrice. Je rêvais d'écrire une thèse de doctorat consacrée à une théorie de l'événement et méditais l'aphorisme de Hegel : « *Ecrire un article de journal, c'est manger du foin.* » Jacques Dubois m'incitait à me lancer dans une thèse sur le journal *Le Soir*. Finalement, Henry Ingberg, alors directeur de l'audiovisuel à la Communauté française, me commanda un livre sur l'industrie du disque, qui devint *Stratégies de la musique*. Cela me permit de prendre conscience du puissant mouvement de dérégulation qui était en train de secouer le monde de la télévision. Je me saisis du sujet et bien m'en prit. Sans trop l'avoir prémédité, je me suis retrouvé parmi les pionniers de la recherche sur la problématique de l'espace audiovisuel européen, alors naissante. En avril 1986, Robert Wangermée, ancien administrateur général de la RTBF, me proposa de rejoindre l'Institut européen de la communication, qui venait d'être créé à Manchester. Une autre histoire commençait, qui devait me conduire par la suite à travailler à la direction des Droits de l'homme du Conseil de l'Europe, à l'Idate à Montpellier.

En 1993, j'ai rejoint l'Observatoire européen de l'audiovisuel, lorsqu'il se mit en place à Strasbourg au sein du Conseil de l'Europe. La mission de cet organisme, qui réunit 37 Etats membres et l'Union européenne, est de collecter et diffuser l'information économique et juridique sur le cinéma, la télévision, la vidéo et les nouveaux services audiovisuels. J'y dirige le département d'information sur les marchés et les financements : chaque année, nous publions un annuaire statistique en trois volumes ainsi que différents rapports sur des questions telles que les aides publiques au cinéma, le développement des services à la demande, la numérisation des salles de cinéma, les développements du secteur audiovisuels en Russie, etc. Nous éditons différentes bases de données sur les aides publiques, les entrées en salles de tous les films distribués en Europe, ou encore sur les quelque 8000 chaînes de télévision de l'Union européenne. Ce travail est passionnant.

Il m'est arrivé depuis d'intervenir dans des conférences à Harvard, à Pékin, au Festival de Cannes, à la Maison des cinéastes de Moscou ou au Parlement européen. Cela n'aurait pas été possible si je n'avais eu, un jour, à surmonter le trac du jeune rédacteur en chef de *Liège Université*, invité à franchir la double porte du Rectorat, au premier étage de ce bon vieux bâtiment de la place du 20-Août. Une pensée amicale à tous ceux qui m'ont aidé à ce moment-là et mes meilleurs vœux à ceux et à celles qui, avec *Le 15^e jour*, ont repris le flambeau.

André Lange
responsable du département "Information sur les marchés et les financements" à l'Observatoire européen de l'audiovisuel (Conseil de l'Europe), Strasbourg
rédacteur en chef de *Liège Université* (octobre 1979-octobre 1980)

N° 200 !

Il fallait marquer le coup. Appel a été lancé à tous les anciens rédacteurs en chef du *15^e jour du mois* et des titres précédents pour qu'ils participent à la rédaction de ce numéro "spécial".
L'un a repris le thème de son premier article, un autre a voulu retourner sur les lieux du crime, un troisième a décidé de laisser filer une réflexion prospective.
Les autres ont couvert l'actualité du campus. Tous l'ont fait avec générosité et enthousiasme. La conférence de rédaction – exceptionnelle – s'est passée dans la bonne humeur et, si les anecdotes du passé ont fait florès, c'est tournés vers l'avenir que ces journalistes chevronnés ont décidé de prendre la plume.
Un numéro spécial donc, mais en même temps comme les autres : on y parle de l'Université, de ce qu'elle est, des gens qui la font vivre et bouger.
Un petit bout d'*Alma mater* que vous tenez fidèlement dans les mains tous les mois ou que vous consultez sur le site www.ulg.ac.be/le15jour
Merci à vous !



Jacques Dubois

Un journal pas comme les autres

L'histoire des journaux de l'Université est étroitement liée tant à la naissance d'une section de communication dans les années 70 qu'au développement d'un service des relations extérieures. C'est une histoire qui procéda par étapes jusqu'à atteindre à cette formule heureuse du *15^e jour*, dont on fête aujourd'hui le numéro 200.

En premier, il y eut *Liège Université*, un bimestriel créé en 1979 qu'animent successivement Charles Houard, André Lange et Henri Dupuis et qui accueille des articles d'étudiants. Plus tard, son rejeton, *Le P'tit Lu*, fit franchir un grand pas. Lancé en 1986 par Yves Winkin, jeune chargé de cours, *Le P'tit Lu* répondait à une double exigence : informer sur l'Université sans lourdeur ; associer la section au projet en faisant d'un étudiant récemment diplômé le rédacteur en chef du journal. Se succédèrent ainsi aux commandes Marc Vanesse, Éric Renette, Jean-François Ernst, Fabienne Lorant, Jacques Cremers, François Louis. Le succès vint et se confirma huit ans durant. Dès cette époque, Pierre Kroll est associé à la presse de l'ULg et il le restera jusqu'à aujourd'hui. Avec cet art unique d'introduire la note impertinente face au sujet le plus sérieux.

L'expérience du *P'tit Lu* fut probante mais n'impliquait que trop partiellement les étudiants. Fut prise alors la décision d'imposer à tous les journalistes en herbe la collaboration à l'organe de presse. Avec deux impératifs. Que le rythme de parution soit plus soutenu (deux numéros par mois). Que le rédacteur en chef et l'unique assistant de la licence travaillent en étroite liaison. *Le Quinzième* fut donc lancé le 21 janvier 1994 par un numéro 1. Ce jour-là, il tint à se dévoiler avec éclat devant le tout Liège médiatique dans un B12 changé en forum festif : des étudiantes drapées de blanc en

déclamaient les articles juchées sur des chaises ; d'autres offraient le journal, à la criée, aux arrivants. Lesquels se firent plus rares qu'annoncés : l'affaire Agusta, qui avait éclaté le jour même, retint la plupart des journalistes au sein de leurs rédactions respectives.

De ce *Quinzième jour* tout neuf, François Louis et Alain Nivarlet se trouvaient aux commandes. Ils allaient en assurer la périodicité soutenue. Mais le second disparut tragiquement un an plus tard. Pascal Durand s'ajouta bientôt à l'équipe et prit en main une formule rénovée de *Liège Université*, trimestriel à usage externe.

Ce fut, pendant quelques années, la période héroïque des deux journaux. La rédaction voulait faire de l'information réelle : sérieuse et recoupée, libre et critique. Mais elle se plaçait de la sorte sur le fil du rasoir. D'un côté, les imprudences et naïvetés bien normales des jeunes collaborateurs créaient le danger ; de l'autre, l'institution complexe et imposante au service de laquelle était le journal se montrait facilement sourcilieuse. Ainsi du regard qu'elle pouvait porter sur les "dégradés" de la dernière page, dans lesquels on reculait ou distinguait des gens et des actes, en veillant toutefois à s'en expliquer avec soin. De toute façon, un trio d'ainés revoyait les pages du journal. Certains titres de première étaient "chauds". Citons : "Faut-il évaluer les enseignants ?", "Faut-il brûler le trifucaire ?", "L'ULg réclame son dû (= au ministre Lebrun)". Dossiers délicats mais qui n'étaient ouverts qu'en assumant une loyauté envers le "propriétaire du titre".

Que ce soit au B12 du Sart-Tilman ou dans le bâtiment délaissé de la chaufferie en ville, l'équipe rédactionnelle travaillait dans une effervescence joyeuse mais aussi avec beaucoup de sérieux. Elle connaissait les limites de l'autonomie qu'on lui accordait. Alors

Recteur, Arthur Bodson prenait le risque de cette indépendance, écrivant dans le n° 20 (23 février 1995) : « *Le Recteur ne relit jamais le journal avant sa parution ; il n'aime pas y trouver sa photo ; il trouve que l'Université, temple du vrai savoir et de l'esprit critique, ne doit pas se prendre au sérieux et doit savoir rire, d'abord d'elle-même ; il est heureux que l'ULg offre à ses étudiants en journalisme un tel outil de formation ; il souhaite que les lecteurs continuent à les soutenir dans l'apprentissage de leur métier.* » Chapeau !

Mais les époques héroïques n'ont qu'un temps. *Le Quinzième* ne pouvait se maintenir dans sa forme première au-delà de quelques années. Il ne pouvait ignorer que, pour l'enseignement supérieur, les enjeux devenaient de plus en plus lourds. Il était donc voué à s'assagir. Mais, devenu mensuel (d'où *Le 15^e jour du mois*), il a conservé de naguère plus qu'une belle mise en page. Aujourd'hui, sous le rectorat de Bernard Rentier et avec Patricia Janssens en rédactrice en chef, il conserve une vivacité de ton que l'on ne trouve guère dans des journaux de même fonction. Il est par ailleurs largement ouvert aux points de vue des membres de l'Institution via des rubriques comme "trois questions à" ou certaines cartes blanches. Si les étudiants en journalisme n'y apparaissent que peu, c'est que, à l'intérieur de leur programme d'études, la formation s'est beaucoup renforcée.

Donc journal d'entreprise si l'on veut que ce *15^e jour* mais journal pas comme les autres. C'est aussi qu'il se tient au plus près des sources du savoir, témoignant du dynamisme d'une recherche, d'un enseignement, d'une région.

Pr émérite Jacques Dubois
éditeur responsable du *Quinzième jour* (1994 - septembre 1998)



J.-L. Wertz



Yves Winkin

Quel avenir pour *Le 15^e jour* ?

Ainsi donc, *Le P'tit Lu*, c'était il y a 24 ans... Je ne me souvenais plus de l'année de lancement. Je me souvenais par contre très bien de la réunion fondatrice chez Arthur Bodson, dans sa grande maison Renaissance, celle-là même qui semble aujourd'hui défier la sculpture de Calatrava servant de gare des Guillemins. Dès potron-minet, nous avons commencé, le Recteur, Jacques Dubois, Marc Vanesse et moi, à plancher sur le "concept" d'un binôme fait d'un magazine interne mensuel et d'un magazine externe trimestriel. Un rigolo et un sérieux. Un qu'on lirait et un qu'on laisserait dans les salles d'attente. Aussitôt dit, presque aussitôt fait. *Le P'tit Lu* a fait sourire quelques années avec ses dessins de Kroll, ses titres inspirés de ceux de *Libération* et son côté légèrement frondeur. *Liège Université*, qui en était déjà à sa énième version, a rempli son rôle d'ambassadeur national et international. Puis la formule a évolué : *Le Quinzième* a succédé au *P'tit Lu*, et s'est peu à peu installé dans la fonction d'un journal d'entreprise, esthétiquement réussi, bien documenté, mais sans plus trop d'humour, sinon le *strip* de Pierre Kroll qui est sans doute toujours la rubrique qu'on lit en premier lieu. Je continue à lire *Le 15^e jour du mois*, j'en découpe même des articles que j'envoie à mes collègues français, par exemple sur des questions de pédagogie de l'enseignement supérieur, domaine où

l'université de Liège a facilement trois longueurs d'avance sur toutes ses consœurs de France. Mais quand je viens donner mon cours semestriel à l'ULg et que je vois les bacs pleins à ras bord du dernier *15^e*, j'en viens à me demander si les étudiants le lisent encore.

Le temps n'est-il pas venu d'en faire un webmagazine, c'est-à-dire un support d'information adapté aux rythmes et aux modes de lecture des étudiants d'aujourd'hui ? Ouvrir un journal de format A3 dans le 48, ça n'a jamais été facile. Ma génération s'y pliait, c'est le cas de le dire. La génération qui a 20 ans aujourd'hui est-elle encore prête à se livrer à ces contorsions ? Ne serait-il quand même pas plus commode de lire *Le 15^e* sur son écran de téléphone ? Une main arrimée au bastingage du 48, l'autre enchaînant le "portable", comme ils disent en France, *Le 15^e* défilerait au rythme des petits coups de pouce. Au-delà des questions de commodité, une meilleure adéquation s'établirait sans doute ainsi entre le support et des brèves de quelques dizaines de signes. Car enfin, qui lit encore les longs papiers du *15^e* (tel que celui-ci) ?

Dès le moment où la ligne est franchie d'un journalisme miniaturisé, ne faudrait-il pas aller jusqu'au twit de 140 signes maximum ? Ce qui

pourrait nous amener à envisager un redéploiement du *15^e* sur plusieurs temporalités et spatialités. Un mode "flash" sur Twitter plusieurs fois par jour ; un mode quotidien de brèves sur le portable ; un mode hebdomadaire pour un webmagazine à lire sur son écran au bureau ou chez soi ; un mode *print*, mensuel, à lire dans le train ou ailleurs, "tranquillement", comme on dit encore sans trop y croire. Tout ceci est énoncé très vite, mais on pourrait produire de longues considérations savantes sur les modes de lecture, linéaire ou tabulaire, de la presse, en relation avec leurs supports et leurs contextes de réception (non mais, je n'ai pas fait la section information et arts de diffusion pour rien !).

Mais ce n'est pas cette considération-là que je voudrais développer pour terminer cette réflexion sur l'avenir du *15^e*. Je voudrais plutôt me demander si l'humour est soluble dans le numérique. Jacques Dubois citait dans son texte cette phrase d'Arthur Bodson : « *L'Université (...) ne doit pas se prendre au sérieux et doit savoir rire, d'abord d'elle-même.* » Fondamental. Ici aussi, de longues considérations savantes seraient possibles sur l'impérieuse nécessité pour une institution de production et de diffusion des savoirs de maintenir une capacité d'autodérision, pour éviter de devenir jamais une "institution tota-

le". Produire, parallèlement au savoir nouveau le plus audacieux, un antidote sous forme de "*sweet madness*" (pour faire allusion au livre trop oublié de William Fry), distillé à petites gouttes dans ses discours officiels, m'est toujours apparu crucial pour la bonne santé mentale collective d'une communauté universitaire. Mais est-ce que les supports numériques, dans leur roide économie de signes, permettent à l'humour de se faufiler entre les lignes ? Franchement, je n'en sais trop rien. Je voudrais juste l'espérer. Les twits ne peuvent se résumer à des haïku sans poésie ; les brèves sur téléphone ne peuvent ressembler à des rappels de la SNCF pour ses e-billets ; les webmagazines ne doivent pas juste se scanner d'un œil distrait. Comment savourer un Kroll pixelisé ? Peut-être en l'imprimant discrètement. Ou en faisant son fond d'écran, juste pour se faire sourire chaque fois qu'on rallume son téléphone ou son ordinateur. C'est là qu'est tout l'avenir du *15^e*, quel que soit son support, *print* ou numérique : Kroll doit en être, comme dans le premier numéro du *P'tit Lu*, il y a 24 ans.

Yves Winkin
professeur à l'Ecole normale supérieure de Lyon
professeur extraordinaire à l'Institut des sciences humaines et sociales de l'ULg
animateur dans les années 1980 et 1990 de l'équipe de rédaction du *P'tit Lu*, de *Liège Université* et de *La Lettre du FNRS*



François Louis

Si on avait su, l'Université serait restée en ville...

Rencontre avec Marcel Dubuisson, initiateur du campus du Sart-Tilman

Nous avons rencontré l'homme qui a décidé, à la fin des années 1950, le transfert de l'université au Sart-Tilman. Le recteur Marcel Dubuisson jette un regard sévère sur l'évolution du domaine universitaire.*

Le 15^e jour du mois : *Comment trouvez-vous le domaine du Sart-Tilman aujourd'hui ? Il a bien changé depuis que vous avez quitté le poste de Recteur en 1971, non ?*

Marcel Dubuisson : C'est peu dire que ça a changé ! Que de voitures ! Que de monde ! Je trouve que l'urbanisation du domaine n'a pas très bien évolué. Je comprends qu'avec 20 000 étudiants et 3000 chercheurs, l'Université doive s'étendre. Il faut bien construire de nouveaux auditoires et de nouveaux laboratoires. Mais j'ai le sentiment que les bâtiments s'ajoutent les uns aux autres sans véritable harmonie. Quand nous avons commencé le transfert de l'Université au Sart-Tilman, nous avons confié la coordination d'ensemble à un grand architecte, Claude Strebelle. Il avait une véritable vision du domaine. Je pense que cela fait un peu défaut aujourd'hui. Je trouve aussi que la qualité architecturale des nouveaux bâtiments n'est pas à la hauteur des premières constructions. Mais je sais que le contexte financier a changé.

Le 15^e jour : *Les années 1950 et 1960, c'était la période du "tout à l'automobile". Mais imaginez-vous l'ampleur que ça allait prendre ?*

M.D. : En 1960, presque aucun étudiant ne venait à l'Université en voiture. Et même si l'industrie automobile était en plein essor, comment pouvions-nous imaginer que, 50 ans plus tard, pratiquement un étudiant sur deux se rendrait aux cours en voiture ? Et puis, il y a le développement spectaculaire du CHU, le parc scientifique, etc. En plus des étudiants, 10 000 personnes viennent chaque jour travailler au Sart-Tilman ! Non, je l'avoue, ça, je ne l'avais pas prévu. Cela dit, je ne comprends pas pourquoi les pouvoirs publics n'ont pas encore instauré un service de transport public plus performant entre le centre de Liège et le domaine universitaire. J'ai pris le 48 ce matin. Quelle galère ! 30 minutes de trajet, serrés comme des sardines, debout... C'est dommage que la réflexion actuelle sur le tram à Liège, qui s'oriente vers des lignes de fond de vallée, le long de la Meuse, n'intègre pas les besoins de mobilité entre la ville et le Sart-Tilman. Je crois



Marcel Dubuisson, Recteur de l'ULg de 1953 à 1971

qu'on est en train de rater une occasion historique pour le domaine universitaire et pour le développement de la ville en général.

Le 15^e jour : *A la fin des années 1980, l'Université a décidé de conserver une implantation importante au centre de Liège. Une bonne décision ?*

M.D. : C'est la ville qui a demandé à l'Université de rester. A l'époque, Liège était en pleine crise financière, au bord de la faillite. Les chances, notamment industriels, se multipliaient. Qu'aurait-on fait des bâtiments de la place du 20-Août et de la place Cockerill ? Ils seraient restés à l'abandon durant de très longues années. Dans ce contexte,

je comprends le choix de l'Université. Certes, il n'est pas très confortable que l'administration centrale et le rectorat soient ainsi coupés de la vie universitaire, mais les moyens de télécommunication modernes réduisent les distances. Et puis, le domaine universitaire commence à être saturé et les budgets d'investissement sont trop faibles. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque où nous avons décidé de déménager au Sart-Tilman, un des objectifs principaux était de protéger le poumon vert de la ville, qui était menacé par la promotion immobilière. L'installation de l'ULg sur la colline était un projet écologique. De ce point de vue, nous avons réussi. Grâce à l'Université, des centaines d'hectares de nature ont été protégés.

Le 15^e jour : *Avec le recul d'aujourd'hui, vous décideriez encore le déménagement de l'Université ?*

M.D. : C'est vrai que la crise de l'énergie, le réchauffement climatique et la crise des finances publiques, spécialement en Communauté française, éclairent la question d'un jour complètement nouveau. Si l'on avait su ce qui se passerait entre 1970 et 2000, on aurait jugé beaucoup plus rationnel de se redéployer en ville, sur des terrains comme le Val-Benoît, Bavière ou à Coronmeuse, proches des nœuds de communication. Evidemment, comme l'espace au sol en ville est restreint, il aurait fallu construire en hauteur. Mais après tout, que ce soit l'Université qui donne à la ville de Liège ses constructions les plus élevées, quel beau symbole, non ? Quant à mon rêve – l'installation de toute l'université au Sart-Tilman –, il ne se poursuivra qu'avec le retour de la prospérité et une reprise de l'expansion urbaine. Mais ce n'est pas pour demain. Après-demain, peut-être...

Propos recueillis par François Louis
journaliste à la RTBF
rédacteur en chef du *Quinzième jour* (1994 - 1997)

* Cette interview est une pure fiction, librement inspirée des *Mémoires de Marcel Dubuisson* et d'un entretien avec le recteur honoraire Arthur Bodson. Le recteur honoraire Marcel Dubuisson a dirigé l'université de Liège de 1953 à 1971. Il est décédé en 1974. Les premières acquisitions de terrains par l'Université au Sart-Tilman datent de 1959. Le premier bâtiment construit est une annexe de la bibliothèque, le magasin à livres, inauguré en 1965.



Anne Pironet

Donner la vie sans la perdre

Une asbl liégeoise au secours des "fistuleuses" congolaises

En République démocratique du Congo (RDC), l'extrême pauvreté des régions rurales, la quasi inexistence des infrastructures routières et le manque de moyens des hôpitaux se conjuguent pour expliquer le taux très élevé de mortalité maternelle, l'un des plus élevés au monde. Une femme sur 16 ne survivra pas à ses grossesses et de nombreuses autres souffriront de séquelles importantes.

Santé et dignité

« On estime que 88 à 98 % des morts maternelles sont évitables, assène Xavier Capelle, responsable de l'axe coopération développé par le service de gynécologie obstétrique dirigé par Frédéric Kridelka, chargé de cours au département de sciences cliniques. *Le pivot central de la réponse proposée par l'OMS est le développement d'une assistance qualifiée à l'accouchement, ce qui nécessite formation, équipement et matériel. C'est dans ce cadre que s'inscrivent les projets que nous menons en RDC avec UniverSud.* »

Le Dr Capelle s'investit également dans un autre volet de la santé maternelle, le traitement chirurgical des fistules vésico-vaginales, une pathologie qui touche 100 000 femmes congolaises. Le plus souvent provoquées par de graves complications au moment de l'accouchement, ces lésions mettent en communication la vessie et le vagin ou, parfois, le rectum et le vagin. Incontinentes, les femmes "fistuleuses", comme on les appelle avec dégoût, sont rejetées par leur communauté et condamnées à un long calvaire.

Pour leur rendre santé et dignité, une équipe chirurgicale belge mobilisée par l'association humanitaire liégeoise Médecins du Désert* a mené cet automne sa seconde mission à l'hôpital de Kashobwé, à 400 km de Lubumbashi. Parmi ses membres, Xavier Capelle, bien sûr, mais aussi l'urologue Robert Andrianne, chargé de cours à l'ULg. En plus de l'aspect humanitaire, ce dernier tient à souligner l'investissement pédagogique qui anime l'équipe : « Notre objectif est de former des chirurgiens congolais à ce type d'intervention,

en collaboration avec l'université de Lubumbashi. Kashobwé pourrait ainsi devenir le centre universitaire de référence de la fistule pour la province du Katanga et venir en aide de manière pérenne à un plus grand nombre de patientes. »

Fédérer les efforts

Robert Andrianne ne manque pas d'idées pour concrétiser ce projet, à commencer par la formation des médecins belges désireux de rejoindre Médecins du Désert : « Dans nos pays, les fistules obstétricales sont une maladie du passé; nos urologues et nos gynécologues n'y sont pas formés. Nous aimerions encourager une formation spécifique, en collaboration notamment avec le service d'anatomie du Pr Pierre Bonnet. »

Daniel Bovy, président de Médecins du Désert, n'est pas en reste. « Pourquoi ne pas être plus ambitieux encore, et mettre les moyens belges en commun pour aider la République démocratique du Congo à éradiquer ce fléau ? », imagine-t-il, rappelant que des médecins belges offrent depuis plusieurs années leur temps et leurs compétences au traitement

chirurgical de la fistule vésico-vaginale, dans le cadre notamment de l'ONG Médecins sans Vacances. A Kinshasa, ce sont les Prs Jean de Leval (ULg) et Emile de Backer (UCL) qui ont créé Fistul-Aid à l'hôpital Saint-Joseph, tandis que le Pr Dirk De Ridder (KUL) s'installait à une centaine de kilomètres de là, à Kisantu. « L'idéal serait d'installer encore deux ou trois centres de référence sur ce territoire grand comme les deux tiers de l'Europe », poursuit Daniel Bovy.

Anne Pironet
consultante en communication
secrétaire de rédaction du *Quinzième jour* et du magazine *Liège Université* (1994 - septembre 1997)

* L'asbl Médecins du Désert a été créée en 2002 sous la présidence de Jules Gazon, professeur émérite de l'ULg. Son but premier était de venir en aide à des patients pauvres d'Afrique du Nord en les opérant de la cataracte. En 2009, Jules Gazon, ému par la situation des femmes "fistuleuses", a décidé d'étendre le champ d'action de son association, avec le soutien de Moïse Katumbi, gouverneur de la province du Katanga.

Médecins du Désert fait appel à votre générosité, afin qu'un maximum de femmes congolaises retrouvent une vie normale : compte n° 001-4321090-10.



Jacques Cremers

Faire mouvement

Nouveau laboratoire, autre atout liégeois pour le centre sportif de haut niveau

C'est le projet inédit de cinq professeurs de l'ULg : développer un laboratoire d'analyse du mouvement humain. Ce projet verra le jour à la fin de ce mois de janvier 2011. En associant plusieurs départements universitaires, il se caractérise par une approche multidisciplinaire. L'objectif, c'est de récolter des informations dynamiques, en trois dimensions, sur le mouvement du corps humain. Pour faire fonctionner ce laboratoire au quotidien, l'Université a recruté un jeune chercheur français formé au Danemark. Il s'appelle Cédric Schwartz, une sorte de Kid Paddle parmi ses écrans d'ordinateur...

Améliorer les performances

C'est un expert ingénieur âgé de 28 ans. Il est Parisien. Il a répondu à une offre de recrutement de l'université de Liège parue dans une *mailing list*. Aujourd'hui, il se trouve à l'interface des différents départements qui ont fondé le laboratoire d'analyse du mouvement humain. En faculté de Médecine, le Pr Jean-Louis Croisier et Bénédicte Forthomme, chargé de cours, sont des spécialistes du muscle. Ils en étudient la force maximale pour mesurer l'évolution d'une pathologie ou perfectionner l'entraînement d'un sportif de haut niveau. Ils collaborent avec le Prs Serge Cescotto, Vincent Denoël et Oliver Brûls, chargés de cours, de la faculté des Sciences appliquées. Leurs disciplines à eux, c'est le génie civil et la modélisation. Ensemble, ils veulent « *approfondir avec une précision inégale l'analyse de différents gestes sportifs. Cela, autant dans le but de détecter des anomalies que de proposer des programmes de correction et d'optimisation* ». Aujourd'hui, disposer d'une image statique s'avère en effet insuffisant pour traiter certaines pathologies ou, plus prosaïquement, améliorer les performances d'un athlète de haut niveau.

Le projet a d'emblée suscité l'intérêt de la fédération francophone de tennis. Logique pour un laboratoire qui, dans un premier temps, va focaliser ses travaux sur l'analyse du mouvement dynamique de l'épaule, une partie du corps humain plus complexe et donc moins étudiée par les cher-

cheurs. Mais d'autres fédérations, comme celle d'athlétisme, ont aussi exprimé leur intérêt de collaborer avec le nouveau laboratoire. « *Tous les mouvements du corps humain s'effectuent en trois dimensions*, précise Cédric Schwarz. *Malgré cela, les prothèses du genou, par exemple, se caractérisent par un mouvement en deux dimensions qui donc ne respecte pas le mouvement naturel. Nos travaux contribueront aussi à l'amélioration de ce type de matériel médical.* »

Pour développer ses travaux, le nouveau laboratoire dispose d'une vaste salle de 200 m² et d'équipements de pointe financés par l'Université et la Communauté française. Il s'agit notamment de quatre unités vidéo composées chacune de trois capteurs optiques pour analyser le sujet en trois dimensions grâce à des marqueurs disposés sur le corps, d'une plateforme de force qui permet d'enregistrer 1000 données par seconde – pour décrire par exemple le déroulé du pied ou pour définir l'orientation de l'impact du contact – et d'une piste de course d'une longueur de 35 m pour décortiquer l'image dynamique d'un *sprint*. Ces équipements sont installés dans le bâtiment B52 de la faculté des Sciences appliquées, mais ils peuvent être aisément transportés sur une piste d'athlétisme, un court de tennis ou n'importe quelle salle de sports. Ensemble, ils représentent un investissement de quelque 500 000 euros.

Implantation naturelle

Au moment où la Communauté française doit désigner le lieu d'implantation du futur centre sportif de haut niveau (on en parle depuis 2005 !), ce laboratoire unique par son approche multidisciplinaire constitue un atout indéniable pour Liège. Il se situe à quelques centaines de mètres à peine du complexe sportif du Sart-Tilman, un endroit bien connu de l'élite sportive mais aussi de nombreux amateurs, où le futur centre pourrait s'implanter presque naturellement.

Jacques Cremers
journaliste – chef d'édition RTBF Liège
rédacteur en chef de *Liège Université* (1991-1992)



Le laboratoire d'analyse du mouvement humain, une initiative conjointe des facultés de Médecine et des Sciences appliquées



Henri Deleersnijder

Entre les lignes

Pisa 2009 : résultats encourageants en lecture

Dans son dernier livre intitulé *Pourquoi lire ?*, paru chez Grasset, Charles Dantzig se pose une question importante entre toutes : « Comment lire ? ». A quoi il répond sans hésiter « avec méthode », ajoutant que « la passion est la plus raisonnable » dans cette activité. Ce n'est pas cette vive inclination pour la chose écrite que Pisa 2009 a ausculté auprès des élèves âgés de 15 ans – où qu'ils soient dans leur parcours scolaire – dans 110 établissements de la Communauté française. Non, ce qui a été visé, c'est la compréhension.

Moyenne en hausse

Mais de quoi Pisa est-il le nom ? D'une vaste enquête menée dans 34 pays membres de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) et ses 41 pays partenaires, l'acronyme signifiant « Programme international pour le suivi des acquis des élèves ». Tous les trois ans depuis l'année 2000, les résultats tombent, inexorables, non seulement en ce qui concerne la lecture mais aussi en ce qui a trait à la culture mathématique et à la culture scientifique. Il y a cependant une matière qui, à chaque fois, est évaluée en priorité : en 2009, ce fut la lecture*.

« Cette discipline, clé pour d'autres apprentissages, a aussi constitué le domaine majeur de l'évaluation de 2000, rappelle le Pr Dominique Lafontaine, directrice du service d'analyse des systèmes et pratiques d'enseignement à la faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation. Et les résultats des élèves des écoles francophones de Belgique de l'époque, dès qu'ils ont été connus, ont provoqué une véritable onde de choc. Heureusement, neuf ans plus tard, si les prestations en

mathématiques et sciences se tassent encore un peu, il n'en va pas de même pour celles relatives à la lecture. Ici, on enregistre une belle amélioration, matérialisée par un gain de 14 points sur l'échelle Pisa. Bref, la moyenne de la Communauté française est passée de 476 à 490, score légèrement au-dessus de la moyenne de l'Union européenne et tout à fait comparable à la moyenne des pays OCDE qui, elle, subit un léger fléchissement depuis le premier test organisé. »

Pas de quoi pavoiser certes, car les performances de nos élèves se situent loin du peloton de tête où se détachent la Corée (539) et la Finlande (536), et celles des Communautés flamande et germanophone de notre pays se perchent au-dessus de celles de leurs homologues francophones. Mais la progression est, tout de même, encourageante. Et Dominique Lafontaine en charge de l'étude Pisa pour le volet francophone de se réjouir : « *Au contraire d'une légende ayant la vie dure, on n'assiste aucunement à un nivellement par le bas, puisque l'analyse des résultats révèle que diminution du nombre des lecteurs très faibles et augmentation de celui des lecteurs moyens et bons vont de pair.* »

Chantier prioritaire

Comment s'explique cette heureuse évolution ? Plusieurs facteurs ont été déterminants : après la douche froide reçue en 2000, tous ceux qui s'occupent d'enseignement en Communauté française se sont attelés à faire de la lecture-compréhension un chantier prioritaire. Les acteurs de terrain, professeurs en premier lieu, y avaient été amenés à la suite de l'application du décret-missions de 1997, lequel mettait en avant l'apprentissage par compétences. A quoi

il convient de prendre en ligne de compte l'heure de français supplémentaire par semaine introduite en 1^{re} année du secondaire ainsi que, leur impact ayant certainement été bénéfique, les évaluations externes auxquelles ont été soumis les élèves depuis le début de la décennie 2000. Conséquence : les jeunes garçons et filles testés en 2009, nés en 1994, ont suivi un cursus scolaire quotidien avec ces diverses mesures décrétales mises en pratique et autres « socles de compétences » en ligne de mire.

Mais il reste des points noirs, et de taille. L'importante proportion de lecteurs très faibles (23 % des élèves), par exemple, reste préoccupante. Tout comme est alarmant le fait que 50 % seulement des apprenants sont « à l'heure » en 4^e secondaire : les autres ont redoublé dans les années antérieures, situation qui s'aggrave depuis 2000 et a eu une réelle incidence sur la régression en mathématiques et en sciences. Ce qui remet à nouveau sur le tapis la question du redoublement. « *Enfin, comparé à quantité d'autres, notre système éducatif a une déplorable tendance à laisser au bord de la route les enfants issus de milieux socio-économiques plus modestes, ce qui le rend particulièrement inquiétant* », s'alarme Dominique Lafontaine. La réduction des écarts doit donc rester plus que jamais au programme en Communauté française, avant l'échéance de 2012...

Henri Deleersnijder
collaborateur du 15^e jour du mois depuis 1996

* Informations complètes à l'adresse <http://hdl.handle.net/2268/79559>

01 JANVIER

Jusqu'au 20 février

L'eau-forte est à la mode

Exposition d'Adrien de Witte (1850-1935) et de François Maréchal (1861-1945)
Cabinet des estampes et des dessins de la ville de Liège
Parc de la Boverie 3, 4020 Liège
Contacts : tél. 04.342.39.23,
site cabinetdesestampes@skynet.be

Ve • 14, 20h

Les étoiles magnétiques

Conférence organisé par la Société d'astronomie de Liège
Par Marko Sojic, physicien
Institut d'anatomie, rue de Pitteurs 20, 4020 Liège
Informations sur le site
www.societeastronomiquedeliege.be

Du 20 janvier au 26 février

Envois captifs

Exposition de Graziella Vruna
Maison Renaissance de la Société libre d'Emulation
Rue Charles Magnette 9, 4000 Liège
Ouverture les mercredis, jeudis, vendredis et samedis de 14 à 18h.
Contacts : tél. 04.223.60.19,
courriel soc.emulation@swing.be,
site www.emulation-liege.be

Du 24 au 30

Festival "A toutes cordes"

Avec notamment des œuvres de Haydn, Bach, Debussy, Franck, Ysaye, Chausson et Tchaikovski
Concert avec l'Orchestre philharmonique de Liège Wallonie-Bruxelles
Salle philharmonique, boulevard Piercot 25-27, 4000 Liège
Contacts : tél. 04.220.00.00, site www.opl.be

Le 27 à 18h30, les 28 et 29 à 20h30, le 30 à 15h

Comment calmer Monsieur Bracke, d'après un roman de Gérard Mordillat
Théâtre
Mise en scène de David Homburg
TURLg, quai Roosevelt 1b, 4000 Liège
Contacts : tél. 04.366.53.78, site www.turlg.ac.be

Ma • 25, 19h15

Amen, de Costa Gavras (2002)
Ciné-club
Maison de la laïcité de Liège
Rue Fabry 19, 4000 Liège
Contacts : tél. 04.252.60.90,
courriel mi-fabry@teledisnet.be

Ve • 28, 20h

Le passé et l'avenir de l'espèce homo sapiens
Par Le Pr Jean-Marie Bouqueneau,
Institut d'anatomie, rue de Pitteurs 20, 4020 Liège
Informations sur le site
www.societeastronomiquedeliege.be

Lu • 31, 20h

L'Atalante, de Jean Vigo (1934)
Cinéma – Les classiques du Churchill
Présentation par Dick Tomasovic (ULg)
Au Churchill, rue du Mouton blanc 20, 4000 Liège
Contacts : tél. 04.222.27.78, site www.grignoux.be

02 FEVRIER

Ma • 2, 19h15

La splendeur des Amberson, d'Orson Welles (1942)
Ciné-club
Maison de la laïcité de Liège
Rue Fabry 19, 4000 Liège
Contacts : tél. 04.252.60.90,
courriel mi-fabry@teledisnet.be

Je • 3, 19h

La pensée de Laozi et le renouveau du taoïsme dans la Chine contemporaine
Conférence au profit du fonds Léon Fredericq, organisée par le Rotary club de Liège Nord-Est avec l'Institut Confucius
Par le Pr Cahterine Despeux (Institut national des langues et civilisations orientales de Paris)
Salle des professeurs, place du 20-Août 7, 4000 Liège
Contacts : tél. 04.366.50.06

Lu • 7, 20h

Salo ou les 120 journées de Sodome, de Paolo Pasolini (1975)
Cinéma – Les classiques du Churchill
Présentation par Jonathan Thonon (ULg)
Au Churchill, rue du Mouton blanc 20, 4000 Liège
Contacts : tél. 04.222.27.78, site www.grignoux.be

Je • 10, 14h30

Léonard de Vinci, portraitiste
Conférence organisée par Culture & Société
Par Laure Fagnard, chargée de recherche FNRS
Salle académique, place du 20-Août 7, 4000 Liège
Contacts : tél. 04.366.56.09,
courriel art-et-fact@misc.ulg.ac.be,
site www.artefact.ulg.ac.be

Ve • 11, 8h30

Les troubles du comportement alimentaire : expériences de recherche clinique en dialogue
Colloque organisé par le service de clinique systémique et psychopathologie relationnelle (faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation) et la fondation Anorexie Françoise Broers
Salle académique, place du 20-Août 7, 4000 Liège
Contacts : inscriptions, tél. 04.366.20.13,
courriel cgoffinet@ulg.ac.be

Lu • 14, 18h30

Si tu m'aimes, de Hans Sachs
Théâtre – spécial Saint-Valentin
Mise en scène de Robert Germay
TURLg, quai Roosevelt 1b, 4000 Liège
Contacts : tél. 04.366.53.78, site www.turlg.ac.be

Je • 24, 16h

Les subsides Ureba
Conférence dans le cadre de la Semaine universitaire luxembourgeoise de l'environnement
Par les Prs Bernard Jurion (ULg) et Eddy Dubois (UMons)
Campus d'Arlon, avenue de Longwy 185, 6700 Arlon
Contacts : courriel cbartholome@ulg.ac.be

Sa • 26

Bonn : Napoléon et l'Europe. Rêve et réalité
Excursion organisée par Art&fact
Contacts : tél. 04.366.56.04,
courriel art-et-fact@misc.ulg.ac.be,
site www.artfact.ulg.ac.be

Théâtre, danse et débat

Le Festival de Liège, du 21 janvier au 19 février

Le Festival de Liège défend depuis l'origine un engagement artistique et politique. Au fil de ses précédentes éditions, il a accueilli des spectacles venus des quatre coins du monde et recueilli l'adhésion d'artistes fidèles à Liège et au genre, celui de la militance. Au fil du temps, ce festival – dirigé par Jean-Louis Colinet – s'est imposé comme un événement majeur de la vie culturelle liégeoise, associant dans un même élan spectacles, rencontres et débats.



Le corps blanc - Cie Ea Sola

La 6^e édition s'avère pleine d'ambition, faisant la part belle, une fois encore, à la création et privilégiant l'émergence de jeunes talents. Ainsi, Falk Richter, Jacques Delcuvellerie et le Groupov, Coline Struyf ainsi que Fabrice Murgia présenteront leurs dernières créations. Les thèmes retenus s'inscrivent dans la droite ligne des débuts : horreur de la guerre, persistance de la solitude dans un monde de plus en plus globalisé, désenchantement de la jeunesse, écoute des grandes voix du passé, etc.

Dans les espaces magiques du Manège, le Festival reste aussi fidèle aux après-spectacles. C'est ainsi que le Jardin du paradoxe – réalisé par l'équipe "D'une certaine gaieté, le Cirque Divers" – proposera un décor et un contenu en résonance avec le propos du Festival. Afin d'interroger le présent.

Contacts : réservations, tél. 04.221.10.00, billetterie rue Lulay 8 (passage Lemonnier) ouverte du lundi au samedi de 12 à 18h.
Offre spéciale ULg : tous les spectacles à 7 euros au lieu de 15 sur présentation du 15^e jour du mois ou de la carte d'étudiant.

concours cinema



Le dernier voyage de Tanya

Un film d'Aleksei Fedorchenko, Russie, 2010, 1h15.

Avec Yuliya Aug, Igor Sergeev, Viktor Sukhorukov.

A l'affiche des cinémas Le Parc, Churchill et Sauvenière.

Primé à Venise pour sa photographie délicate et maîtrisée, *Le dernier voyage de Tanya* est un film mystérieux qui raconte la survivance contemporaine d'un rite funéraire traditionnel. Evoluant avec fluidité, le film raconte l'histoire d'Aïst, photographe dans une usine, à qui le patron demande un service : l'aider à incinérer le corps de son épouse Tanya selon le rite des Méria, tribu russe aujourd'hui éteinte et dont on ne sait pas grand-chose, sinon ce que le cinéaste Aleksei Fedorchenko choisit d'inventer. Les deux hommes lavent alors le corps de la femme, le transportent et prennent la route vers le lieu où va se pratiquer le rituel.

Le voyage (et le film) s'enrichit alors d'un silence d'autant plus intrigant que lorsqu'il est interrompu, c'est par des discussions inédites (sur la pratique physique de l'acte d'amour par exemple), bien éloignées du deuil dans son acception commune, ou par la voix-off d'Aïst qui met en relation l'histoire de son ami avec son histoire personnelle (le décès de sa mère lorsqu'il était jeune). *Le dernier voyage de Tanya* devient alors un *road-movie* posthume, où le transport de la chair est vécu comme un rite funéraire qui énonce – exorcise – les moments les plus charnels de la relation amoureuse, comme s'il s'agissait de se souvenir que la vie et la mort sont d'abord des questions de corporéité, comme s'il s'agissait de rappeler la matérialité pour échapper à l'épreuve des émotions (si fortes dans une tribu qui ne croit pas en Dieu, mais en l'Amour). La question du corps – et notamment de sa relation à la nature – devient dès lors centrale, autant dans les rites des Méria que dans le traitement visuel du film. La figure de l'eau, présentée comme une finalité dans la culture Méria –

« *Pour un Méria, la mort par l'eau signifie l'immortalité* » – contamine l'esthétique du film : on a ainsi l'impression que le chemin vers la mort s'accompagne d'un processus fluide et silencieux de dilution et de symbiose physique avec la nature, à l'image du rite où il s'agit de répandre les cendres dans l'eau.

De manière très concise (le film dure 75 minutes), Fedorchenko donne à voir et à contempler des plans séquences qui, constamment, interrogent visuellement la relation du monde contemporain à la nature, notamment à l'eau, au feu et aux passereaux, lesquels constituent le fil conducteur du film et sont, selon le cinéaste, « *à première vue anodins mais d'une grande richesse intérieure pour qui les observe avec acuité* ». Bien qu'il s'achève abruptement – à l'image de la vie, sans doute –, le film interroge ainsi la société moderne sur la place qu'elle accorde aux rites et aux croyances, se demandant si la modernité n'a pas omis, en pensant trop la vie, de penser la mort.



Abdelhamid Mahfoud

Si vous voulez remporter une des dix places (une par personne) mises en jeu par *Le 15^e jour du mois* et l'asbl Les Grignoux, il vous suffit de téléphoner au 04.366.52.18, le mercredi 19 janvier de 10 à 10h30 et de répondre à la question suivante : que signifie *Ovtsyanki* (titre russe du film) ?

Pol Bury

Invité permanent de Gembloux Agro-Bio Tech



Nathalie Duez



Philip Brutox – fondation Folon – domaine régional de La Hulpe

11 sphères sur 11 cylindres (190 x 300 cm), Pol Bury, 1995

L'Université n'est pas qu'un lieu de savoir, c'est aussi un lieu de culture. Et l'ULg entend bien le prouver, une fois de plus. Après le Musée en plein air du Sart-Tilman, c'est aujourd'hui Gembloux qui s'apprête à consacrer l'art monumental. L'arrivée d'une fontaine signée Pol Bury dans la cour de la Ferme abbatiale marque les prémices d'un nouveau projet d'envergure.

Un Musée en plein air bis ?

« Fontaines ou sculptures, chacune fera ce qu'elle voudra dans un lieu, elles ne m'appartiennent plus, elles vivent leur vie propre avec leur soleil, leur lune, leur pluie. Quand une fontaine est dans la nature, elle atteint son point final, son apogée ; elle respire, elle s'oxygène. »

Sa vie, la fontaine monumentale "11 sphères sur 11 cylindres" de Pol Bury la vivra désormais de façon permanente dans la cour de la ferme abbatiale de la faculté des Sciences agronomiques de l'ULg à Gembloux. Son propriétaire, le collectionneur et galeriste belge Pascal Retelet en a décidé ainsi, subjugué par la beauté du site gembloutois qu'il a visité l'été dernier lors de l'exposition Scaphandre.

La nouvelle a réjoui le vice-recteur Eric Haubruge, dont l'un des souhaits les plus chers est de mettre en avant le patrimoine architectural et culturel de Gembloux Agro-Bio Tech : « Nous devons donner davantage de visibilité à notre site, le transformer en un véritable lieu de culture. »



Patricia Janssens

Opéra bouffe

Un compositeur vénitien en haut de l'affiche

A l'affiche de l'Opéra royal de Wallonie (ORW) à la fin du mois de janvier : *L'Inimico delle Donne*, un *opera buffa* en trois actes de Baldassare Galuppi.

Contemporain du célèbre Casanova et de Goldoni, Galuppi (1706-1785) fut un compositeur vénitien très connu de son vivant. Créateur prolifique, il cumula plusieurs nominations prestigieuses dont celle de Maître à la Chapelle musicale de Saint-Marc. Son œuvre est très abondante dans les registres de la musique sacrée et instrumentale ainsi que dans un genre plus léger, celui de l'*opera buffa*. Ce genre né vers 1730 reflète une nouvelle perception de la vie quotidienne. Contrairement aux *opere serie*, il se caractérise par des mélodies simples et populaires, ainsi que par des effets allant du comique au burlesque. Ces traits demeureront caractéristiques du genre lorsqu'il conquerra sa renommée internationale.

A l'heure actuelle, Galuppi demeure encore un compositeur à découvrir, même si son œuvre fait l'objet d'études musicologiques de plus en plus nombreuses et d'un festival à Venise qui porte

d'ailleurs son nom. C'est dans cette perspective de redécouverte que Stefano Mazzonis di Pralafra, directeur de l'ORW, décide de remettre en scène *L'Inimico delle Donne*, créé à Venise en 1771.

La découverte récente d'une partition de cette œuvre est à l'origine d'un colloque international qui se déroulera les 4 et 5 février prochains à l'ULg, en collaboration avec l'ORW. Axé sur trois thèmes principaux – Galuppi et l'Europe des Lumières, Galuppi et l'opéra, Galuppi et la musique instrumentale et religieuse –, ce colloque se déroulera parallèlement aux représentations du Palais Opéra de Liège. Ce sera l'occasion de mettre en lumière ce compositeur injustement oublié.

Patricia Janssens
rédactrice en chef du 15^e Jour du mois depuis 1999

Programme du colloque sur le site www.culture.ulg.ac.be (rubrique Spectacles)
Contacts : inscription gratuite, tél. 04.221.47.22, courriel infocolloque@orw.be

Représentations les 28 et 30 janvier et les 1^{er}, 3 et 5 février.
A 20h, sauf le dimanche à 15h.
Contacts : réservations, tél. 04.221.47.22, site www.operaliège.be

Kult Magazine

Premier magazine culturel

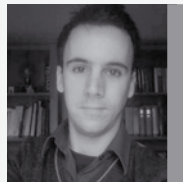
propulsé par 48FM

On oublie souvent que, aux abords de la place du 20-Août, la discrète maison de la Fédération des étudiants prête un toit, non moins confidentiellement, à une entreprise étudiante qui compte parmi les plus pérennes et fécondes qui aient vu le jour sur ce campus : la radio "48FM". Plateforme culturelle autant que journalistique dans lequel l'Institution injecte annuellement une trentaine de milliers d'euros, "48" a surpris jusqu'à ses plus fervents supporters en lançant, ce 10 décembre et après 16 semaines de labeur, une création audacieuse : *Kult*, une publication culturelle bimestrielle soignée et richement imprimée qui, au-delà du texte, entend devenir un objet esthétique à part entière. Reprenant à son compte la tradition presque philosophique de la radio étudiante, *Kult*, expressément exempt de publicité, propose à lire aux étudiants de l'Université – un public que l'on sait difficile – une "autre culture". Dans l'enthousiasme de l'expérimentation, il s'annonce comme un objet qui "s'approprie", accumulant les "expériences loufographiques" d'un Julien Kedryna, la "bd cadavr' exquis" de Jenny Clash et, parmi d'autres, une double page centrale à décrypter entre les lignes.



Kult est, de fait, un curieux animal, jalonné de collages, d'essais photographiques et de chroniques résolument *off-the-wall*, comme ce texte de l'étudiant Jean-Charles Roufosse (1^{er} master architecture) qui met la qualité de son écriture au service d'une description de "l'architecture du fondant en chocolat" et du travail de Marlies Vermeulen. *Kult*, un réel ovni dans l'amas de publications gratuites qu'on déverse dans les cafétérias étudiantes, a été placé sous la supervision de Martha Regueiro, elle-même journaliste et qui, pour l'occasion, cumule les casquettes d'enseignante et de promotrice : elle donne non seulement un espace de monstration aux artistes émergents qui produisent, selon elle, « *l'air du temps* », mais propose également aux jeunes plumes les plus enthousiastes – notamment celles, parfois déjà connues, du département arts et sciences de la communication – l'occasion de vérifier l'adage de la forge et du forgeron. A sa manière, autrement formelle, le curieux assemblage de *Kult*, dans lequel on retrouve l'impression – fausse – de l'improvisation et du chaos organisé propre à 48FM, célèbre la récente fusion des Instituts d'architecture Saint-Luc et Lambert Lombard au sein de l'université de Liège, et vient ainsi s'intercaler entre *Le 15^e jour du mois* et le mensuel de la Fédération des étudiants, *Le P'tit Toré*.

Si elle ne manquera pas d'éveiller la curiosité du public étudiant, reste à savoir si cette collection bimestrielle d'objets d'art – parfois énigmatiques et qui renvoient à un savoir préalable dont peu de lecteurs disposent – parviendra à maintenir les liens avec son public. Les paris sont ouverts.



Patrick Camal

PROMOTIONS

DISTINCTIONS

Le Conseil international de la philosophie et des sciences humaines, rattaché à l'Unesco, a élu vice-président **Robert Halleux** (directeur de recherches FNRS, directeur du Centre d'histoire des sciences et des techniques à l'ULg).

Le Pr émérite **Jean-Marie Klinkenberg** a été réélu, pour la quatrième fois, président de l'*International Association for Visual Semiotics*.

PRIX

Antonio Ricciardetto, boursier de doctorat au Cedopal, a reçu le prix Jean-Charles Sournia 2010, décerné par la Société française d'histoire de la médecine, pour son mémoire de maîtrise en langues et littératures classiques intitulé "Recherches sur l'Anonyme de Londres – texte grec, traduction française et commentaire".

Le Pr **Melchior Wathelet** (droit institutionnel européen) a reçu les insignes de docteur *honoris causa* de l'université de Paris Dauphine.

FONDATIONS DU PATRIMOINE DE L'ULG

La fondation Rozet-Garnir a attribué le prix Rozet 2010 (sciences mathématiques) à **Nicolas Radu** et le prix Garnir à **Céline Esser**.

La fondation Sporck a octroyé son prix à trois étudiants en sciences géographiques : **Florence de Francquen**, **Florian Strengnart** et **Arnaud Beckers**.

Le prix de la fondation Bonjean-Oleffe couronne des travaux relatifs à la recherche sur le dépistage, la thérapie ou la prévention du cancer. Les deux lauréats de 2010 sont **Virginie Gridelet** et **Mohamed Hachana**.

La fondation Lejeune-Lechien attribue des subsides de fonctionnement et de voyages à de jeunes docteurs en médecine spécialisés dans le domaine ostéo-articulaire. Le bénéficiaire, cette année, est **Jean-François Kaux**.

La fondation Van Beirs soutient la recherche contre le cancer. Elle a distingué cette année **Patrick Viatour** et **Nor-Eddine Sounni**.

Rosalie Sacheli, étudiante en faculté de Médecine, a reçu un subside de la fondation Vandam.

Le prix de la fondation Pascal Laubin a été décerné à **Bruno Teheux** (sciences mathématiques).

A l'occasion du 150^e anniversaire de la Société royale des sciences de Liège, le prix Edouard Van Beneden a été attribué à **Gilles Vandewalle**, le prix Louis D'Or à **Valérie Gabelica**, le prix Lucien Godeaux à **Michel Rigo** et le prix Pol Swings à **Michaël De Backer**.

Le jury de la fondation Pisart a octroyé, pour l'année académique 2010-2011, **35 bourses de soutien pédagogique**.

ENTREPRISES

CWALITY

Le nouveau programme de la Région wallonne Cwality vise à **soutenir le développement et la validation de produits, procédés ou services nouveaux destinés à être valorisés industriellement à court terme par les PME**. Celles-ci doivent obligatoirement se faire accompagner par un organisme de recherche : université, haute école, centre de recherche agréé ou organisme public de recherche. Les projets s'inscriront de préférence dans les thématiques de recherche suivantes : développement durable, énergie, recherche dans les domaines technologiques, santé, allongement de la durée et de la qualité de la vie. Le programme Cwality soutiendra 20 à 25 projets sur deux ans. Dossier à rentrer avant le 1^{er} mars. Informations sur le site <http://recherche-technologie.wallonie.be/fr/>

DÉPISTAGE DU CANCER

La société biotech OncoMethylome Sciences, implantée au Giga de Liège et à Leuven, a récemment pris le nom de MDxHealth, pour répondre notamment à une nouvelle vision stratégique. **MDxHealth va se concentrer sur le développement et la vente de ses propres tests de dépistage du cancer** (prostate, poumon et colorectal), alors que la société fournissait auparavant des technologies à d'autres entreprises. Elle développera également des tests permettant de suivre l'évolution de la maladie et de déterminer les effets potentiels d'une thérapie. MDxHealth, qui continuera aussi à fournir des services à des entreprises pharmaceutiques et biotechnologiques, vient d'octroyer à l'entreprise japonaise Takara Bio Inc. une licence mondiale non exclusive sur sa technologie de méthylation à destination de la recherche scientifique. Informations sur le site www.mdxhealth.com

INDE

La cellule de formation continuée technologique de l'ULg, en partenariat avec l'Awex, organise en février **une formation portant sur l'Inde : "Business across border and intercultural awareness : Focus on India"**. Cette formation courte (2 + 1 jours) s'adresse à toute personne désireuse d'établir des relations d'affaires – culturelles et académiques – avec ce pays. Inscriptions (limitées) avant le 17 janvier. La cellule de formation continuée technologique de l'Interface Entreprises-Université de Liège bénéficie des subsides Fonds social européen et de la Région wallonne.

Contacts : tél. 04 349.85.55, courriel muriel.dumont@ulg.ac.be, ou tél. 04.349.85.52, courriel delcourt@ulg.ac.be, programme sur le site www.interface.ulg.ac.be/formation/agendaetinscription.php

BONNES AFFAIRES

PRIX

Le prix Antonella Karlson 2011 récompensera **une thèse de doctorat défendue en 2009 ou 2010 dans un domaine des sciences exactes**, incluant la physique, la chimie, les mathématiques, l'informatique et les sciences appliquées. Les dossiers de candidature doivent être envoyés au FRS-FNRS pour le 1^{er} mars. Informations à l'adresse www1.frs-fnrs.be/uploaddocs/docs/SOUTENIR/FRS-FNRS_Prix_Karlson_2011.pdf

Le prix Jean-Jacques et Berthe Symoens de limnologie tropicale récompense l'auteur d'un **mémoire de haute valeur scientifique sur un sujet relevant de la limnologie tropicale**. Candidatures à adresser au secrétariat de l'Académie royale des sciences d'outre-mer avant le 1^{er} février. Informations sur le site www.kaowarsom.be/fr/symoens.html

Contacts : courriel kaowarsom@skynet.be

Le prix littéraire 2011 du Parlement de la Communauté française récompensera l'auteur d'expression française d'un **essai ou d'une biographie de qualité littéraire, qui aura fait preuve d'un talent particulier dans cette œuvre inédite ou publiée**. Dossier à envoyer avant le 1^{er} février.

Contacts : tél. 02.506.39.38, courriel radeletmj@pcf.be

Le prix des Alumni-Award de la BAEF récompensera, en 2011, **les travaux d'un chercheur ou d'une chercheuse en sciences humaines**, incluant la philosophie, les sciences religieuses et de l'éthique, les langues et lettres, l'histoire, l'histoire de l'art et l'archéologie. Dossier à déposer avant le 1^{er} mars.

Contacts : courriel mail@baef.be, site www.baef.be

BOURSES

L'institut universitaire européen de Florence offre chaque année **160 bourses permettant de préparer une thèse de doctorat à l'Institut** (histoire, sciences juridiques, sciences économiques, sciences sociales et politiques). Dossiers à rentrer avant le 31 janvier. Informations à la page www.eui.eu/ProgrammesAndFellowships/Index.aspx

Wallonie-Bruxelles international propose aussi des **bourses de recherche de courte durée dans des institutions étrangères renommées** (avec priorité aux pôles de compétitivité déterminés par le Plan Marshall2.vert). Une sélection est opérée trois fois par an. Pour la prochaine sélection, la date limite de rentrée des dossiers est fixée au 1^{er} février.

Contacts : courriel e.vandelook@wbi.be, site www.wbi.be/etudierouenseigner

La fondation Onassis annonce son 17^e programme de subventions de recherches et bourses de formation. Celui-ci s'adresse aux **professeurs, docteurs, étudiants de 3^e cycle, artistes, ainsi qu'aux enseignants de la langue grecque**. L'objectif du programme est de promouvoir l'histoire, la culture et la langue grecques à l'étranger. Sont concernés les sciences humaines (lettres, linguistique, histoire, archéologie, philosophie, éducation, psychologie), les sciences politiques (sociologie, relations internationales) et les arts (beaux-arts, musique, danse, théâtre, photographie, cinéma, arts visuels et nouveaux médias). Dossier à renvoyer avant le 31 janvier. Informations sur le site www.onassis.gr/scholars/en/FAQ_17.pdf

RAPPEL : la base de données SI4PP, destinée aux étudiants et membres du personnel de l'ULg, reprend une série de **possibilités de support financier offertes par l'ULg et par des organismes extérieurs** (wallons, belges, internationaux). Elle a été conçue de manière à permettre de repérer rapidement les sources de financement pouvant correspondre à un projet personnel. Informations à la page www.ulg.ac.be/cms/c_433341/si4pp-accueil

UN NUMÉRO SPÉCIAL COMME LES AUTRES



Merci à Jean-Louis Wertz, collaborateur fidèle du 15^e jour du mois qui a pris les photos lors de la conférence de rédaction du 3 décembre

Le 15^e jour en quelques anecdotes

La cravate de travers

C'était au temps de la machine à écrire. On fournissait son manuscrit ou son "tapuscrit" à la secrétaire qui réencodait tout dans l'unique ordinateur. On n'avait que la maîtrise de ses yeux, de sa plume et de sa vigilance. Un collaborateur avait écrit "cravatte". Comme sa contribution était arrivée au tout dernier moment, je l'avais déposée chez l'imprimeur dans la plus grande hâte et sans y prêter l'attention qu'il aurait fallu. Le journal est sorti avec une faute d'orthographe en plein milieu de la première page. Deux "t" qui tuent. L'éditeur responsable a décidé de mettre les exemplaires ainsi imprimés au pilon. Ce fut un moment très douloureux. L'épreuve, rapatriée en voiture depuis chez l'imprimeur jusqu'à la rédaction, a été entièrement repassée au crible par plusieurs relecteurs. Et, corrections faites, le journal a finalement pu être réimprimé. Depuis lors, notre collaborateur a réellement progressé en orthographe. Mais à quoi bon puisqu'on ne porte plus de cravate ?

Fabienne Lorant

Combat naval

Le jeu de combat naval, c'était très drôle. J'ai assisté à une opération où l'on traitait un patient atteint d'un cancer de la prostate. L'acte consistait à déposer des billes radioactives dans la prostate à des endroits très précis. Pour ce faire, une grille avec une multitude de petits trous est placée devant l'anus du patient. Cette grille ressemble à celle d'un jeu de combat

naval. L'échographiste indique à l'urologue en quelle position il doit aller déposer les billes. Billes qui sont placées sur de longues aiguilles. Bref, ça donne, bille 1 en E3, bille 2 en F5 et ainsi de suite. Un chouette moment.

Nathalie Duelz

Photo

A l'époque, nous avions une relative indépendance par rapport aux autorités universitaires. Si la plupart nous laissaient les coudées franches, je me souviens d'un professeur attentif à ce que sa photo figure dans chacune des éditions du *P'tit Lu*. Je ne sais pas si c'est grâce à notre travail, mais il a fait une belle carrière académique...

Jacques Cremers

Des souris et des hommes

En 1983, Henri Dupuis me confie un premier sujet : « *Tu vas aller interroger un spécialiste de la virologie qui réalise des recherches passionnantes avec des souris*. » Rendez-vous est aussitôt pris. J'arrive à la tour de pathologie, au milieu du chantier du CHU. Et des souris. Barbe en bataille, pull épais, le chercheur prend le temps de me décrire la complexité de ses travaux. Passionnants, en effet. Paniqué à l'idée de commettre une erreur à la restitution d'un jargon aussi riche en mots de 12 syllabes, je lui envoie le papier pour relecture. J'attends. Il me rappelle enfin ! Le 24 décembre, soir de réveillon ! A-t-il les boules ? Deux ou trois précisions suffisent. Ouf ! D'autant que ce brillant chercheur allait un jour devenir notre Recteur.

Marc Vanesse

Fatalité

Lors de la confection du premier numéro du *P'tit Lu*, le recteur de l'époque, Arthur Bodson, avait insisté sur la traque aux fautes d'orthographe et avait parié qu'il en trouverait une malgré tout. Tout le monde avait donc tout relu avec attention, les journalistes comme les profs responsables du soutien académique. Le jour de l'impression, on l'épiait avec un peu d'angoisse. Mais on voit qu'il ne cherche visiblement pas après la faute qu'il avait parié trouver. Pas besoin, il en avait déjà découvert une dans le titre de l'article mis en "une" ! Ballade avec deux "l" là où un était suffisant.

Eric Renette

Vulgarisation

Le chercheur m'avait accordé une interview pendant deux heures. Un véritable cours de biologie. Il voulait que mon papier adopte la rigueur de l'article scientifique. Je tentais de lui démontrer que personne ne comprendrait ses propos... hormis les collègues du service. La négociation fut ardue, les retouches à mon texte, nombreuses. J'avais presque perdu l'espoir de publier un article compréhensible... lorsqu'il abdiqua. Surprise, je lui demandai les raisons de ce revirement. « *J'ai montré l'article à ma femme* », avoua-t-il ! Depuis lors, je ne manque jamais l'occasion de remettre mes meilleurs salutations à son épouse.

Patricia Janssens



Pascal Durand

Le plomb a-t-il de l'électron dans l'aile ?

Le livre entre dans l'ère du numérique

On l'annonce depuis 40 ans, nous y sommes : le livre connaît sa quatrième révolution. I^{er} siècle : invention du *codex*, appelé à périmer le *volumen*. XV^e siècle : apparition du livre imprimé. XIX^e siècle : tournant industriel de l'édition et standardisation du livre à bon marché. Aujourd'hui : entrée dans l'ère numérique, sur écrans, liseuses, *iPads* et autres *iPhones*.

Inutile de troquer un fétichisme (du livre papier) contre un autre fétichisme (technologique) : à chaque avatar, c'est moins la forme de l'objet qui est en jeu que les modes de diffusion et d'appropriation de la culture écrite. Inutile aussi de verser dans l'emphase technophile ou dans la nostalgie technophobe, portée l'une et l'autre par un même réflexe d'essentialisation. Car le livre, cela n'existe pas : ce qui existe, ce sont des livres, de différents registres et se prêtant à différents usages, et à chacun de ces registres ou usages correspondront des évolutions distinctes dans le nouvel environnement numérique. Ceux qui passeront en bloc de l'autre côté du miroir des écrans ne sont-ils pas, au fond, ceux qui se prêtaient à photocopie intensive ? Le livre de savoir, les encyclopédies, l'ouvrage scientifique ou technique en tireront le plus grand profit : accessibilité, interactivité et, surtout, mise à jour constante des données. Le livre littéraire, quant à lui, verra très probablement se maintenir, pour une part,

sa forme papier. Qui a jamais – sinon à l'école en panne d'anthologies – lu Proust ou Beckett en photocopie ? Plaisir du texte et sensualité du papier ne sont pas près de se disjoindre. Et il y a fort à parier que sur les tables de salon de la bourgeoisie cultivée on verra longtemps encore s'empiler les "beaux livres" au lendemain des fêtes de fin d'année.

Sans doute l'avenir du livre n'est-il pas plus figé dans l'encre indélébile de Gutenberg qu'il n'était enroulé dans le *volumen*. Mais ne rangeons pas trop vite le livre papier au rayon des objets techniques périmés : pour certaines de ses catégories, il va perdurer, nimbé d'une aura particulière, au sein d'une nouvelle galaxie éditoriale. Et songeons qu'il s'est trouvé un pionnier de l'e-book pour déclarer que si le livre imprimé avait été inventé après le livre électronique, il aurait été accueilli comme une avancée technologique majeure. Pensez donc : un livre qui se consulte où l'on veut, qui ne consomme aucune électricité et dont les pages, sans brillance, sont d'un parfait confort de lecture...

Pascal Durand
professeur en arts et sciences de la communication
rédacteur en chef du *Liège Université* (1995-1997)

Entre distribution et édition : les sciences humaines en ligne

Spin-off de l'ULg fondée en 2005, Cairn.info est un portail de ressources numériques en sciences humaines. D'abord spécialisé dans les périodiques, le distributeur s'ouvre à de nouveaux contenus, du côté des ouvrages encyclopédiques et bientôt des monographies. Entretien avec Marc Minon, son directeur.

Le 15^e jour : *Quelles sont les nouvelles orientations de votre catalogue ?*

Marc Minon : Après les revues scientifiques et les ouvrages collectifs, nous étendons actuellement notre offre aux encyclopédies de poche. Des accords ont été passés avec la collection *Que sais-je ?* des Presses universitaires de France, déjà présente sur notre site. Elle sera bientôt rejointe par la collection "Repères" publiée à La Découverte. Nous travaillons actuellement avec une soixantaine de structures éditoriales et comptons également nous ouvrir à des monographies.

Le 15^e jour : *Quel est le modèle économique du Cairn ?*

M.M. : Le cœur de notre activité réside dans la vente de licences à des institutions. Ces licences donnent accès aux ressources hébergées par le Cairn, en totalité ou par bouquets

thématiques, à l'image, si l'on veut, des bouquets numériques en télévision. Les particuliers ne sont visés qu'en second ressort. A ceux-ci, nous ne proposons pas l'achat d'ouvrages dans leur intégralité, sous forme d'*e-books*, mais uniquement l'achat d'articles ou de chapitres. C'est un impératif si l'on ne veut pas marcher sur les plates-bandes de la librairie, dont le rôle, même à l'heure d'internet, reste essentiel pour le secteur de l'édition.

Le 15^e jour : *Seriez-vous en train de créer un nouveau métier du livre ?*

M.M. : Le numérique redéfinit profondément le travail de tous les acteurs du livre et l'on voit bien la difficulté à caractériser Cairn.info à l'aide des catégories existantes. En commercialisant de grandes collections de ressources, nous tenons autant de la librairie que de la bibliothèque, mais nous nous rapprochons aussi d'un travail proprement éditorial. Comme l'éditeur, nous procédons à un travail de mise en forme. Et comme lui, nous choisissons les titres que nous proposons. Google règne en maître sur le terrain de l'exhaustivité. Notre politique est plutôt celle de la sélection, de la création d'un label de qualité.

Propos recueillis par Pascal Durand et Tanguy Habrand



J.-Cl. Massart



Catherine Eeckhout

Du temps pour les autres

2011 est l'année européenne du volontariat

Avec environ 1 500 000 volontaires, la Belgique fait preuve d'une culture du bénévolat très forte. Plusieurs dizaines de milliers d'associations portent ce type d'action méconnu : si l'importance sociale de l'associatif est indéniable, l'apport économique des volontaires et les emplois générés sont rarement soulignés. Jacques Defourny, professeur à HEC-Ecole de gestion et directeur du Centre d'économie sociale, rappelle le rôle essentiel du bénévolat.

Le 15^e jour du mois : *2010, année européenne du volontariat. En Belgique, cela semble aller de soi. Et pourtant, le bénévolat n'est pas si bien connu et reconnu...*

Jacques Defourny : Dans toutes les sociétés d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord, le bénévolat est largement répandu et connu par tout un chacun, fût-ce de manière intuitive. Ailleurs, il s'exprime autrement ou est en phase d'émergence. Ce qu'on sait moins, c'est à quel point le bénévolat est important pour l'ensemble de la société et même pour l'économie. Pendant longtemps, il a été considéré comme une activité philanthropique, presque comme un loisir de riches au XIX^e siècle. Cependant, il a pris depuis bien d'autres formes. Au milieu des années 1970, lors de la première crise du pétrole, on s'est rapidement aperçu que le secteur marchand était limité dans ses réponses aux problèmes de société, que le secteur public ne parvenait pas non plus à satisfaire tous les besoins sociétaux, mais que ces enjeux étaient largement pris à bras le corps par le secteur associatif. Depuis trois décennies, on a ainsi redécouvert partout l'importance de ce secteur, notamment parce qu'il représente des centaines de milliers d'emplois, dans les champs de la santé, de l'éducation, de la culture, de l'action sociale,

des loisirs, du sport, de la protection de l'environnement, de la coopération au développement ou encore de la défense des droits et des convictions. En Belgique, ce secteur représente aujourd'hui 10% de l'emploi salarié. C'est autant que tout le secteur de la construction et bien plus que celui des fabrications métalliques !

Le 15^e jour : *Les bénévoles sont au cœur du secteur associatif...*

J.D. : La plupart des associations sont nées de "bénévoles entrepreneurs". Quelques personnes créent une école de devoirs, un club de sport, une association locale de défense de l'environnement... qui fonctionne d'abord sans travail rémunéré. Puis, le besoin apparaît tellement important pour la société que les pouvoirs publics et/ou des donateurs privés vont fournir un appui financier et permettre de développer une activité conjointe de salariés et de bénévoles. Dans l'individualisme ambiant, avec la perte des anciens ciments sociaux, le volontariat est un enjeu majeur. Car l'associatif est, par excellence, le lieu où l'on peut apprendre à faire librement "cause commune", même sur un objectif limité ou ponctuel, et à faire "caisse commune" de ressources (avant tout du temps, de l'énergie, de la créativité, des compétences, etc.). En ce sens, c'est également une école de la citoyenneté.

Le 15^e jour : *Le profil du bénévole a-t-il changé ?*

J.D. : Aujourd'hui, un plus grand pragmatisme est observé chez le volontaire : qu'est-ce que ça va m'apporter ? Il faut d'ailleurs tordre le cou à l'image du bénévole mû par un altruisme pur. Le bénévolat apporte toujours quelque chose à celui qui fait don de son temps

et de ses compétences. La grande majorité des volontaires diront d'ailleurs que l'activité qu'ils prestent contribue à leur épanouissement personnel et même à donner du sens à leur vie. Il est très important d'avoir au cœur même de l'économie des sphères d'activités où le sens est premier. Tant de domaines de l'économie fonctionnent uniquement parce qu'il y a des opportunités de profit. Il est donc essentiel de cultiver ce qui peut faire contrepoids. Le bénévolat est ainsi une manière d'entrer en rapport avec autrui, hors des liens du sang, sans enjeu financier premier et en voyant plus large que le seul intérêt personnel.

Le 15^e jour : *Que faire pour mieux soutenir le volontariat ?*

J.D. : Du côté des pouvoirs publics, même si le chemin est déjà entamé, considérer les associations comme des partenaires sur pied d'égalité, même celles qui travaillent surtout avec des bénévoles. Passer de déclarations de "pacte associatif" à des actes concrets et précis. Quant au secteur privé, il pourrait ouvrir des chantiers avec l'associatif. Le monde de l'entreprise veut montrer sa responsabilité sociétale, mais il peut aller plus loin que l'intégration de normes environnementales et sociales dans son *core business*. Si le bénévolat disparaissait, ce serait un cataclysme bien plus grave que la crise financière, car c'est l'irrigation de la société dans ses aspects les plus humains, dans ses parties les plus fragiles, les plus conviviales aussi, qui serait en danger. Le lien social en serait terriblement affecté.

Propos recueillis par Catherine Eeckhout
journaliste
secrétaire de rédaction du *15^e jour du mois* (depuis 1999)



Eric Renette

Retour en grâce

La Philo-Lettres franchit le cap des mille et une inscriptions

Que deviendront les 1019 étudiants inscrits en 1^{er} bachelier de Philo-Lettres lors de cette rentrée 2010-2011 ? Formeront-ils la même variété de profils professionnels que les 379 étudiants (près de trois fois moins !) inscrits dans la même Faculté en 1986 à laquelle s'intéressait le premier *P'tit Lu* ? La vie seule y répondra. Ce qui n'empêche pas de se demander si les 1019 Philo-Lettres d'aujourd'hui sont vraiment dans la même Faculté que leurs prédécesseurs.

En 1986, le doyen Louis Gillet relevait que le « tassement » (-22,9% !) des inscriptions dans sa Faculté était lié aux mesures d'économie décidées lors des conclaves dits de Val Duchesse qui « ont fait que les carrières qui mènent à l'enseignement ont chassé l'étudiant ». Traduction 24 ans plus tard, l'enseignement saturé a fait place à un secteur partiellement en pénurie. A l'époque, Louis Gillet se demandait aussi vers quelles autres Facultés avaient fui les étudiants qui avaient renoncé à l'enseignement.

Tendance générale

« C'est la première fois que la Faculté enregistre plus de 1000 inscriptions (+5%) », relève Jean Winand, le doyen de Philosophie et Lettres version 2010. Qui rappelle d'abord que le dépassement de la barre symbolique s'inscrit dans une tendance générale d'augmentation des inscriptions universitaires, en Médecine en particulier (+ 40 % à l'ULg) suite au moratoire sur le *numerus clausus*. Et au rapprochement des institutions dans l'enseignement de l'architecture, après celui avec Gembloux.

« Au sein de la Faculté, on remarque le succès de l'orientation "traduction et interprétation" ouverte en partenariat avec la Haute Ecole de Liège. Une véritable réussite et non pas le fruit d'un transfert interne puisque l'orientation germanique augmente elle aussi. » Le retour en grâce des Philo-

Lettres chez les jeunes étudiants traduit-il la fin du désamour envers l'enseignement ? « Tous ceux qui suivent une filière qui mène à l'enseignement ont un travail, constate le Doyen. Même si, globalement, l'enseignement n'y constitue plus qu'une part de moins en moins importante des débouchés. Toutes filières confondues, – 60% de nos étudiants – vont faire autre chose que ce à quoi leur filière les conduisait naturellement. Or s'ils sont employés, c'est bien parce que le monde du travail leur reconnaît des qualités. Tenez, j'ai récemment rencontré un de mes étudiants en égyptologie qui est aujourd'hui lobbyiste à la Commission européenne. Notre Faculté prépare bien et à beaucoup de choses. Un étudiant en Philo-Lettres a appris à réfléchir sur des documents qu'il n'a pas fabriqués lui-même : écrits, sons, images, cinéma, musique... Sa réflexion se fait avec un esprit critique, sans rien prendre pour argent comptant, en étant capable d'aller chercher de la documentation supplémentaire, de produire un document de synthèse lisible sur le sujet. »

Adaptations

En un quart de siècle, le profil des étudiants ne constitue pas le seul changement tangible de la Faculté. La recherche aussi a évolué. « On est dans l'ère de l'évaluation, dans l'alignement des recherches sur celles menées par les Facultés de sciences exactes poursuit le Doyen. Le système de publication, qui autrefois privilégiait les monographies, se tourne aussi de plus en plus vers les publications dans les revues (même si le système de hiérarchisation de celles-ci n'est pas encore achevé ou si manque encore la prise en compte des facteurs d'impact), dans un système où, là aussi, l'emploi du français régresse, même chez nous, au profit de l'anglais. »

Et fatalement, l'enseignement a dû s'adapter. Avec un encadrement en évolution (« on nous a dégraissés ») face à des options très variables



ULg-Michel Houet 2010

(225 inscrits en information et communication, 35 en philosophie, 20 en classique, 5 en langues orientales...). Une réalité tellement variée qu'elle invite à des réflexions sur d'autres rapprochements inter-académiques. Comme dans d'autres Facultés, les partenaires cherchent des évolutions "win win". Quant à savoir s'il vaut mieux spécialiser certains aspects de la maîtrise, répartir le programme du bachelier à travers les institutions ou faire bouger les enseignants... rendez-vous au numéro 500 pour la suite de l'histoire.

Eric Renette
journaliste au *Soir*
rédacteur en chef de *Liège Université* (1990)



Fabrice Terlonge

L'art de le dire

Le tournoi d'éloquence le 25 février

Il y a juste dix ans, décochant ses formules les plus capillotractées, Gonzague Milis remportait la dernière édition du tournoi d'éloquence organisée par l'Association des étudiants en droit (AED). Ce godelureau, alternant les airs compassés et pétulants, avait enjambé les chausse-trappes du bafouillage sur cette citation idoine de Fontenelle : "L'art des conversations amoureuses est qu'elles ne soient pas toujours amoureuses." Ce faisant, nous assistâmes à la victoire rageante d'un électron de science politique sur cette escouade d'étudiants en droit qui noyautaient un tournoi logomachique théoriquement ouvert à tous les étudiants de l'ULg. « Reste à lancer une croisade afin que, l'an prochain, les absents des autres Facultés (où sont les philosophes, romanistes, communicateurs... ?) viennent briser l'hégémonie du droit. Au nom de l'amour des mots et de la rhétorique », écrivait à l'époque l'auteur de ce présent article.

Reste que la vie universitaire, dans la perpétuelle palingénésie de ses structures étudiantes, voit les choses naître, disparaître et parfois renaître. Alors que l'AED a depuis embrassé un aussi funeste destin que celui des "4 heures trotinettes" au Val-Benoît, de la Jupiler sous le chapiteau et du bal de l'ULg, voici que réapparaît le tournoi d'éloquence ouvert cette fois à tous les étudiants de la Faculté. Pour ce tournoi "New Age", les assistants de la faculté de Droit et de Science politique, par la voix du président de leur conseil facultaire du personnel scientifique, Frédéric Bouhon, ont ainsi fait table rase du passé pour concocter un nouveau concours de dissertation et d'éloquence dont l'épreuve orale (et finale) aura lieu le 25 février à 17h30 à l'amphi Laurent. « Le thème en est : dissoudre la Belgique et construire l'Europe. Nous avons envie de créer une activité conviviale en relation avec les aptitudes inhérentes aux compétences que sont censés mettre en exergue nos étudiants. » Des annales, plus rien ne subsiste.

Sur 16 inscrits, dix ont rendu leur dissertation à temps. De cette proportion qui rappelle que les années n'ont pas forcément permis d'endiguer le mal endémique qu'est le retard chez les étudiants, les finalistes ont été choisis le 17 décembre par un jury composé de cinq assistants issus des trois départements de la Faculté. Et sur les six hérauts de cette nouvelle vague, cinq sont étudiants en 1^{er} ou en 2^e master de droit alors qu'un seul 1^{er} master en science économique défendra le pluralisme facultaire, faute de criminologues. Gageons que ce dernier, comme le fit son prédécesseur il y a une décennie, excellera dans l'art de faire avaler des couleuvres à une assemblée rehaussée par la présence du doyen Olivier Caprasse. Mais pas question de textes exagérément elliptiques puisqu'un temps maximum de 15 minutes est imparti à chaque candidat. C'est donc sur base des seuls critères d'originalité, de richesse argumentaire et d'éloquence que tous tenteront d'emporter le premier prix. Nul ne sait encore si les tablettes numériques remplaceront déjà la traditionnelle feuille de papier sur le pupitre. Mais si l'on compare la cagnotte de 350 euros mise en jeu cette année (grâce au fonds Constant) aux 40 000 francs offerts en 2001, on constatera que la valeur technologique, sur dix ans, a davantage progressé que la valeur monétaire. Qui osera être dirimant ?

Fabrice Terlonge
collaborateur du 15^e jour du mois depuis 1998



Jean-François Ernst

L'intelligence stratégique

Nouvelle spécialisation pour l'Ecole de gestion

L'intelligence stratégique (IS) ou économique est une approche multidisciplinaire de management qui vise à améliorer les prises de décision et à contribuer à l'élaboration des stratégies des entreprises. Elle s'appuie sur trois piliers : la veille stratégique, la protection et la sécurité de l'information et la propagation de normes favorisant sa propre stratégie. Multi-facettes, l'IS fait intervenir des outils marketing, des technologies de l'information, des concepts juridiques, géopolitiques et économiques. Rencontre avec Jean Tondeur, chargé de cours à HEC-ULg.

Le 15^e jour du mois : Pourquoi créer une chaire en IS à l'Université ?

Jean Tondeur : Les PME wallonnes évoluent dans une économie mondialisée fortement concurrentielle. Elles sont confrontées à une surabondance d'informations. La réussite de leur développement économique passe donc par le management de l'innovation, la gestion de l'information et des savoirs, et donc par l'"intelligence stratégique". Or la Wallonie, selon l'Agence de stimulation économique, compte un nombre très réduit d'experts et de professionnels en la matière.

L'Ecole de gestion de l'ULg a décidé de faire de l'IS et du marketing une des spécialités proposées aux étudiants en master en sciences de gestion afin de les préparer à des fonctions marketing, des fonctions de consultants, experts et consultants en gestion et protection de l'information, chargés d'études, fonctions liées aux activités de veille.

La chaire ASE en intelligence stratégique de HEC-Liège Executive School a, quant à elle, pour première mission d'organiser un *master class* en intelligence stratégique. Ce programme s'adresse aux praticiens qui souhaitent obtenir une expertise pointue dans le domaine.

Le 15^e jour : Quel est ce programme ?

J.T. : Ce cycle, d'une durée approximative de 15 jours étalés sur six mois, démarra au printemps 2011 et portera sur l'ensemble des aspects de l'IS. A l'issue du programme, les participants seront capables de comprendre les enjeux de l'environnement international, d'auditer le système de veille, de sécurité et d'influence d'une PME et de maximiser le pouvoir d'influence de l'entreprise auprès des *stakeholders* pertinents.

Jean-François Ernst
chargé de communication, marketing et relations sociales
pour Securitas Transport Aviation Security
rédacteur en chef du *P'tit Lu* (novembre 1987-octobre 1988)



Fabienne Lorient

La nostalgie n'est plus ce qu'elle était !

“C’était le bon temps !” : à se pencher sur son passé, *Le 15^e jour du mois* est pris d’états d’âme. Pourtant, la nostalgie apparaît en filigrane de travaux scientifiques. Hedwige Dehon, chargée de cours adjointe au département des sciences cognitives, et Françoise Lempereur, maître de conférences en information et communication, éclairent ce concept de leurs spécialités respectives : la mémoire et le patrimoine culturel immatériel.

Le 15^e jour du mois : *En quoi la nostalgie intéresse-t-elle les psychologues ?*

Hedwige Dehon : Le concept a connu des variantes, parfois drôles. Par exemple, les médecins suisses du XVIII^e siècle parlaient de “nostalgie” à propos des comportements tristes ou passifs de leurs concitoyens qu’ils attribuaient à l’altitude, voire au tintement incessant des cloches du bétail... Au XX^e siècle, la nostalgie qualifie encore diverses attitudes d’ordre dépressif. Les recherches plus récentes décodent une dynamique spécifique à la nostalgie qui lui confère une valeur nettement plus positive. On observe que les souvenirs nostalgiques ont une utilité. Même s’ils sont parfois provoqués par la solitude ou une mélancolie passagère, ils constituent souvent un réel bienfait pour notre mental, sauf si l’individu reste figé dans le passé. Tout d’abord, la nostalgie renforce les liens sociaux. C’est sans doute le cas pour les retrouvailles des rédacteurs en chef de ce 200^e 15^e jour. Mais se remémorer seul une soirée entre amis permet aussi de cultiver l’amitié. En effet, notre mémoire est pleine de monde, et pas n’importe qui ! Des proches, des personnes importantes voire des disparus que l’on retrouve avec plaisir, ou encore des amis d’enfance perdus de vue dont le souvenir peut renforcer notre identité “générationnelle”. Ensuite, la nostalgie rend cohérente dans le temps l’image que l’on a de soi : elle donne en quelque sorte un sens homogène à l’existence. On peut aussi repenser à un épisode heureux de son passé au moment où l’on se sent triste, simplement pour se sentir mieux. De là découle naturellement que la nostalgie pourrait favoriser l’optimisme, la créativité et l’inspiration, ce que des recherches récentes semblent confirmer.

Le 15^e jour : *C’est la “madeleine de Proust” où, par les faits d’une simple saveur, tout un pan du passé revit pour donner naissance à une œuvre. Vous allez faire faire saliver Jacques Dubois, “père spirituel” des journaux de l’ULg et spécialiste de Marcel Proust !*

H.D. : Notre mémoire autobiographique met en œuvre un processus qui nous permet, en quelque sorte, de voyager dans le temps. Et, effectivement, le souvenir resurgit souvent à la faveur d’une association d’idées, d’une image, de la sensation de la “petite madeleine”... A présent, les chercheurs commencent à mieux saisir les mécanismes complexes qui permettent, au départ de nos perceptions, de stocker puis de récupérer, c’est-à-dire de reconstruire, comme un puzzle mental, des moments de vie passée. Les observations comportementales



Hedwige Dehon

progressent de front avec d’autres découvertes résultant notamment des nouvelles technologies d’imagerie du cerveau et de son fonctionnement. On constate – et on parvient à visualiser ces phénomènes – que les émotions jouent un rôle déterminant, aussi bien dans le processus de mémorisation que dans la récupération des souvenirs. Les épisodes marqués par les émotions ont tendance à mieux s’ancrer dans notre mémoire et à être plus facilement réactivés. Ainsi, chez les individus les plus jeunes, les souvenirs de sentiments négatifs, comme la peur, sont souvent les plus vifs. Cela correspond à la nécessité d’apprendre à éviter les dangers. Mais, dans le même temps, ces souvenirs émotionnellement chargés sont entachés de toutes sortes de distorsions : erreurs, omissions, ajouts, etc.

Le 15^e jour : *Vous venez de publier, dans “Emotion”, une étude avec Martial Van der Linden et Frank Larøi sur les faux souvenirs. Peut-on y voir un rapport avec la nostalgie ?*

H.D. : Ce que nous récupérons, ce qui nous revient en mémoire n’est pas une restitution fidèle de ce que nous avons perçu ou vécu à l’origine. Les chercheurs tentent de comprendre le pourquoi et le comment de ce processus, et c’est un chemin aussi long que complexe. Ce que les Allemands appellent “Oostalgie” traduit bien la capacité que nous avons à idéaliser, voire à travestir nos souvenirs. Mais, même si on réajuste les souvenirs aux émotions, aux sentiments du moment ou à l’image qu’on a de soi, en retour, ces souvenirs agissent sur notre état d’esprit. Chez les personnes âgées, la nostalgie d’un heureux passé agit comme un régulateur des émotions présentes. D’un état de tristesse ou d’une émotion négative, la nostalgie conduit à un apaisement. C’est, dès lors, comme le désir, un levier puissant que les publicitaires ne manquent pas d’exploiter, surtout en période de crise !

Le 15^e jour du mois : *Cuberdons, pains faits maison, prénoms anciens, musiques folkloriques... : la nostalgie serait-elle à la mode ?*

Françoise Lempereur : Sans doute. Mais le chemin vers le passé est parsemé de pièges. Une tendance courante est de croire – et de faire croire – qu’on restitue une tradition soi-disant intacte et qu’on la conserve indéfiniment dans une forme immuable. C’est faux : geler nos traditions équivaut à les faire sombrer à tout jamais dans l’oubli. On détesterait sans doute les plats de grand-mère pourtant très en vogue si leur teneur en matières grasses et leur mode de cuisson n’avaient pas été adaptés à nos goûts actuels. S’approprier un savoir-faire ancien, c’est s’assurer de sa survie. Mais il y a une limite : la tendance est de donner l’illusion qu’il est possible de revenir en arrière, tout en restant dans le présent. Cette manipulation n’est bien entendu pas spécifique à notre rapport au passé : il existe un fossé entre ce que les gens vivent et ce qu’ils voudraient vivre. Actuellement, l’individu se crée souvent une vie imaginaire, parallèle à la sienne, au travers de l’histoire ou de la tradition idéalisée car il a la nostalgie d’un “bon vieux temps”, d’un “paradis perdu” allégé des problèmes de l’existence. Il se replonge en fait dans un passé cosmétique qui n’a aucun lien ni avec la tradition ni avec nos valeurs actuelles. Il croit se construire un récit logique, “un sens de la vie d’où l’arbitraire serait absent”, pour reprendre les termes d’Henri-Pierre Jeudy.

Le 15^e jour : *Observez-vous que l’émotion sert la mémoire dans la transmission des traditions ?*

F.L. : Animer une fête locale par des danses folkloriques en costumes inspirés d’une gravure ancienne, c’est se plonger dans l’illusion d’un monde jadis meilleur et se forger une identité communautaire fictive basée sur la nostalgie d’un mode de vie traditionnel idéalisé. Ces constructions mentales confondent faits et symboles, sans avoir pour autant la valeur commémorative ou didactique des reconstitutions historiques – comme, par exemple, la bataille de Waterloo. De plus, il y a souvent des intérêts, mercantiles ou politiques, associés à ces pratiques de “folklorisation”. Ainsi, dans certaines régions des Balkans ou en Corée, on organise des simulacres de mariages traditionnels pour les touristes en quête d’“authenticité”. Ce folklore d’auto-cariste ne sert pas plus la mémoire et la tradition qu’il ne reflète le vécu des autochtones. Dans le même ordre d’idées, des rituels traditionnels sont confisqués pour faire vibrer la corde identitaire d’une communauté à des fins électorales ou carré-



Françoise Lempereur

ment au profit d’intérêts marchands – j’ai ainsi vu une procession religieuse qu’on pouvait survoler en hélicoptère.

Le 15^e jour : *Comment positiver la nostalgie et en faire un levier de transmission de traditions anciennes pour qu’elles survivent ?*

F.L. : Lorsque la transmission d’un savoir-faire ou d’une pratique culturelle se fait de façon spontanée et intergénérationnelle, ce genre de manipulation ne se produit pas. La tradition est adaptée sans être dénaturée. Et même quand la transmission de partage des pratiques présente des défaillances – tous les parents ne font plus la cuisine devant les enfants ou avec eux –, il est possible de la soutenir grâce à des médiateurs – cinéastes, journalistes, anthropologues, etc. – et à des artistes ou artisans – conteurs, musiciens, cuisiniers, etc. – qui s’approprient les pratiques du passé, les comprennent et les décodent pour les remettre au goût du jour. La nostalgie joue sur les sentiments et les valeurs, et comme toujours, avec les sentiments et les valeurs, la vraie question est celle du respect.

Propos recueillis par Fabienne Lorient
rédatrice en chef du mensuel *Le P’tit Lu*
et de *Liège Université* (octobre 1988-octobre 1990)

ECHO



Didier Moreau

L’hiver rend aimable...

Si l’on voit le bon côté des choses, le rude hiver a cette conséquence que les gens s’entraident davantage. *Quand les choses sont rendues plus difficiles pour se nourrir, se déplacer, se chauffer, l’empathie que nous pouvons avoir pour les personnes augmente*, répond le Pr Benoît Dardenne (psychologie sociale), interviewé par *Sudpresse* (22/12).

La météo ne fait pas le climat

Des hivers froids et neigeux à répétition ces dernières années : est-ce normal à l’heure du réchauffement climatique ? *On a l’impression que les saisons sont plus marquées, mais tout est normal*, explique le Pr Michel Erpicum (climatologue). *C’est dû à la variabilité du climat, qui est un modèle bien plus compliqué que celui de l’augmentation des gaz à effet de serre* (*Sudpresse*, 18/12).

Pagaïlle dans les universités ?

Le “non” des Facultés de Namur a jeté un autre froid sur le projet de fusion des universités catholiques au sein de l’UCLouvain. Pour la rédactrice en chef du journal *Le Soir*, qui en fait son édito (18/12), c’est la traduction de la “grande pagaïlle des universités francophones”. Elle pointe en particulier les incertitudes concernant les académies autour de l’ULB et de l’UCL. *Aucune des universités francophones ne*

sait avec clarté de quoi son avenir sera fait, ajoute-t-elle. *Quelles collaborations entre quelles facultés ? Quels étudiants sur quels campus ? Et les recherches : regroupées, pas regroupées ? Les négociations menées ressemblent à des rounds infinis des hommes politiques pour refonder la loi de financement. A quand la Banque nationale et Vande Lanotte ?*

Mais ces questions se posent-elles avec la même acuité au sein de l’ULg, une université qui, en une demi-décennie, a intégré avec succès la Fondation universitaire luxembourgeoise à Arlon, HEC, la Faculté universitaire des Sciences agronomiques de Gembloux et les Instituts supérieurs d’Architecture (Saint-Luc Liège et Lambert Lombard), ouvrant des perspectives stimulantes tant en recherche que pour la formation ?

Didier Moreau
chargé de communication de l’ULg
collaborateur du 15^e jour du mois depuis 1994

5 questions à Pierre Wolper



Henri Dupuis

Depuis un an, l'université de Liège a entrepris de réformer en profondeur son organisation de la recherche. De nouveaux organes se mettent en place, de nouveaux responsables sont élus. Vice-Recteur à la recherche, le Pr Pierre Wolper a piloté cette réforme importante. L'élection des premiers présidents des conseils sectoriels est l'occasion de faire avec lui le point sur l'état d'avancement de cette mutation.

Le 15^e jour du mois : *La réforme des structures de recherche était un élément important du "Projet pour l'ULg" proposé par le Recteur en 2009. Où en est-on en ce début d'année 2011 ?*

Pierre Wolper : Une première étape a été réalisée avec la mise en place des conseils sectoriels de la recherche qui concrétisent l'organisation de l'Université en trois grands secteurs. Auparavant, il n'y avait qu'un seul conseil de la recherche. Aujourd'hui, dans le cadre de la mise en œuvre du "Projet pour l'université de Liège" du recteur Bernard Rentier, il y en a quatre, trois sectoriels (sciences de la santé, sciences humaines et sciences et techniques) et un universitaire. Rappelons que les conseils sectoriels sont composés de 12 membres qui ont été choisis à partir de listes établies par les départements. Ils sont issus des rangs du personnel académique et du personnel scientifique permanent de l'Université et du FNRS. Jusqu'à présent, phase transitoire, j'assurais la présidence de ces conseils sectoriels, dont je suis le 13^e membre. La phase de transition a pris fin ce 1^{er} janvier 2011 et les membres de chaque conseil viennent d'élire leur président : il s'agit d'Alain Vanderplasschen pour le conseil sciences de la santé, de Vinciane Pirenne pour le conseil sciences humaines et d'Edwin De Pauw pour le conseil sciences et techniques. J'assure toujours la présidence du conseil universitaire, composé du Recteur, de moi-même et de cinq membres issus de chacun des conseils sectoriels.

Le 15^e jour : *Comment fonctionnent ces conseils ?*

P.W. : Les conseils sectoriels font des propositions, donnent des avis sur la politique de recherche de l'Université et gèrent les moyens qu'elle consacre à la recherche. Ce sont eux, et non plus les Facultés, qui par exemple sélectionnent les projets à présenter dans le cadre des actions de recherche concertées ou des fonds spéciaux, émanant de la Communauté française, ou encore dans le cadre des programmes mis en place grâce au subside fédéral pour la recherche. Je pense notamment aux bourses de doctorat non Fria qui permettent à ceux qui ne sont pas éligibles aux bourses Fria de poursuivre un doctorat. Ou encore au programme "post-doc IN", mandats de post-doctorat pour des chercheurs qui, au moment de leur candidature, résident à l'étranger. Cela nous permet d'internationaliser notre recrutement. Ces choix sont ensuite examinés par le conseil universitaire qui les intègre avant de les soumettre au conseil d'administration lorsque la procédure l'exige.

Le 15^e jour : *Comment s'organise la stratégie de l'Université en matière de recherche ?*

P.W. : Au niveau de l'organisation de la stratégie globale de l'Université en matière de recherche, nous sommes en train de mettre en place ce qu'on appelle les "entités de recherche". Jusqu'à présent, l'Université était organisée en Facultés et départements. Les unes et les autres sont largement définies par leurs responsabilités en matière d'enseignement. Les Facultés ont bien sûr

toujours joué un certain rôle en matière de recherche, mais les départements ont été introduits avec l'enseignement pour seule mission. Pourtant, une série de ressources attribuées aux départements – le personnel par exemple – sont affectées à la recherche. C'est une situation ambiguë. C'est pour cela que nous avons voulu définir des "entités de recherche". Le conseil d'administration a adopté cet automne les lignes directrices relatives à la mise en place de ces entités; il en a défini deux types : structurelles et thématiques. Leur formation est en cours actuellement.

Le 15^e jour : *Quelle différence y-a-t-il entre les deux ?*

P.W. : Les entités structurelles sont les entités stables, dépositaires des moyens institutionnels, d'abord ceux à charge du budget ordinaire : les postes académiques, d'assistants et de personnel de support. Chaque personne est attachée à une de ces entités, éventuellement avec une affiliation secondaire mais cela doit être l'exception. Ces entités structurelles peuvent être des évolutions des départements ou même coïncider avec ceux-ci. Mais il existe des entités de recherche qui ont très peu ou pas de rôle d'enseignement; c'est le cas des grands centres de recherche comme le Giga où les chercheurs sont regroupés dans un même bâtiment, partageant des équipements et fonctionnent vraiment en entité structurelle. Une forme particulière d'entité structurelle est ce qu'on appelle maintenant une cellule d'appui et cellule d'aide à la recherche (Care). Celles-ci sont organisées autour de la gestion d'ensembles d'équipements lourds.

Il a également été prévu de créer des entités thématiques afin d'organiser des activités de recherche interdisciplinaire. Elles ont comme objectif de regrouper des chercheurs qui appartiennent à des entités structurelles différentes mais qui travaillent sur un même thème en collaborant. Elles n'obtiennent pas de ressources sous forme de postes institutionnels, mais leur financement est géré suivant les modalités appliquées aux projets et attribué pour une durée déterminée. Elles ne disposeront pas de postes stables à très long terme.

Le 15^e jour : *Quelles conclusions peut-on tirer de cette première année de réforme qui a constitué une phase transitoire ?*

P.W. : Nous nous plaçons dans un processus d'évolution graduelle, en essayant d'introduire des réformes qui fonctionnent. Il y a encore beaucoup de changements à mettre en place, notamment en ce qui concerne les procédures d'attribution de ressources, mais plusieurs bouleversements ont déjà eu lieu. Il y a tout d'abord, je le rappelle, la manière dont les projets de recherche sont sélectionnés : ce sont maintenant les conseils sectoriels qui rendent des avis. Ensuite, lors de la procédure de promotion dans le corps académique, chaque candidat a été évalué par un des conseils sectoriels de recherche, lequel a émis des avis qui ont été transmis aux commissions facultaires. Celles-ci ont alors établi une proposition de classement intégrant l'aspect recherche et les autres facettes de l'activité des candidats. Le fait de passer d'abord devant les conseils sectoriels est une nouveauté importante. Enfin, grâce au travail du vice-Recteur à la qualité, Freddy Coignoul, des procédures d'évaluation adaptées aux entités de recherche ont été définies. L'évaluation a un double but : d'abord aider les entités à prendre conscience de leurs points forts et faibles et à améliorer leur fonctionnement; ensuite, pour l'Université, permettre une gestion plus rationnelle des moyens disponibles dans l'optique d'une stratégie de recherche réfléchie.

Henri Dupuis
journaliste - rédacteur en chef du site www.reflexions.ulg.ac.be
rédacteur en chef du Liège Université (1980 - 1986)



J.-L. Wertz

Pierre Wolper

